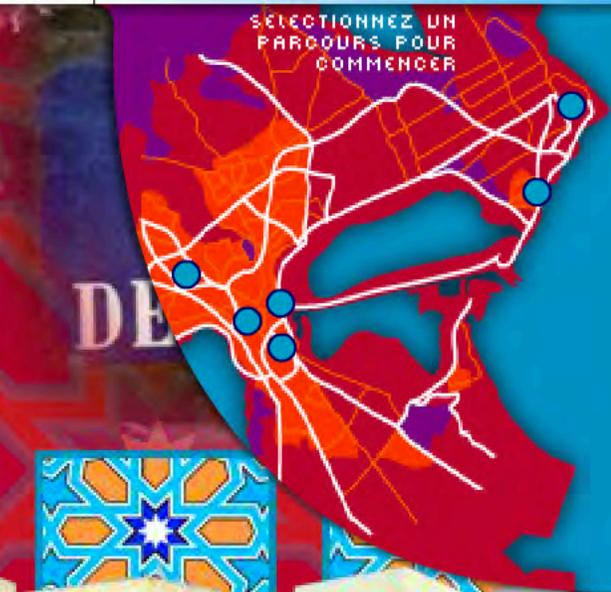


# Tunis

LA VILLE



# La ville



 Les gens

 MUSIQUES TRADITIONNELLES

 Visite virtuelle de la Médina Patrimoine mondial de l'UNESCO



MÉMOIRES DE TUNIS

MÉDIATHEQUE

RESSOURCES

LES PLUS

CRÉDITS

PARTENAIRES

CONTACT

TV5MONDE



# Portraits

## Meriem Bouderbala



### Plasticienne et résistante risomatique

Au lendemain des rencontres d'art contemporain de la Médina de Tunis, l'expo événement qui a permis de présenter les travaux d'une douzaine de jeunes artistes avant-gardistes Français et Tunisiens, la plasticienne tuniso-française nous reçoit dans sa lumineuse demeure-atelier de la périphérie.

La jeune femme a le regard aigu, et fronce souvent les sourcils. « Je suis dans une inquiétude permanente, peut-être parce qu'en tant qu'artiste j'ai la sensibilité à fleur de peau. »

Meriem Bouderbala vit toujours dans la demeure familiale où elle a grandi, au milieu de ses souvenirs. « Quand je l'ai récupérée, il a été question de couper le terrain en deux, pour pouvoir élever une seconde maison. Les gens ici ont l'habitude d'un habitat serré, comme dans la Médina, et considéraient que c'était une perte d'espace. Mais j'ai réussi à le sauver. » Elle a donc pu conserver, luxe suprême, le petit jardin et sa piscine de poche, à l'ombre d'un palmier. Assis sur des nattes, nous contemplons ses oeuvres, accrochées ou déposées contre les murs, au grès d'un agencement qui reflète son humeur ou les époques de son travail.

Quand on lui demande si elle se sent française ou tunisienne, Meriem Bouderbala a la réponse d'une exilée dépourvue d'amertume : « Je ne suis pas une étrangère, mais je ne suis pas vraiment ici, pas vraiment là-bas. J'ai la double nationalité. La Tunisie a toujours été un pays de passages et de mélanges, alors ça ne gêne pas beaucoup. Il paraît que j'ai une arrière-grand-mère turque, ma grand-mère est d'origine algérienne, ma mère est corse, nous sommes d'origine italienne, et je suis née à Tunis. Je suis totalement méditerranéenne du nord et du sud. Il y a tellement d'affinités entre toutes les rives. » Meriem Bouderbala ne semble pas souffrir de cette double identité, qui préfère épouser les rives bien réelles de la Méditerranée, plutôt que les frontières contingentes des Etats : « Je me sens beaucoup d'affinités avec les juifs tunisiens. Ils ont un attachement pathologiquement viscéral à la Tunisie, et c'est étonnamment ceux qui en parlent le mieux. Ils sont très attachés à leur patrimoine, mais ils vivent un déplacement intérieur. Ils n'ont pas été chassés. Je n'ai pas été chassée. C'est très ambiguë comme situation. » Une ambiguïté vécue sans complexe, qui lui permet de placer le drapeau tunisien sur la couverture du catalogue de sa dernière exposition, « Parce qu'il est à moi ! ».

Cette double identité, cette double culture, sont-elles un handicap dans ses rapports avec les Tunisiens ? « Du fait que je vive toujours en France, j'ai acquis des outils, une pensée, qui me permettent de revenir ici avec les yeux ouverts d'une façon différente, et de pouvoir partager ça avec les gens. »

### Une enfance tunisienne

La jeune artiste, qui porte le nom de l'un des plus beaux palais de la Médina, le Dar Bouderbala, sait parfaitement se qu'elle cherche dans ce quartier : « Pour moi la Médina est un lieu de déambulation contemplative. Ça n'est pas un chemin qui mène à quelque chose de spectaculaire. C'est une atmosphère, une saveur, un regard délicat qu'il faut poser sur les murs, les choses, les gens, les chats. Il faut y aller tôt le matin, se dire qu'on a le temps. Quand je ne suis pas bien, je prend un taxi et j'y descend, sans but. C'est une enclave hors du temps. Les gens n'y sont pas contaminés par le stress qui les entoure. C'est pour ça qu'il ne faut pas que les petites gens partent. Il y règne une douceur. »

« J'ai passé une partie de mon enfance en Tunisie, et j'ai vécu dans un milieu où tout ce qui était populaire et folklorique était un peu gommé. En grandissant, j'ai découvert que culturellement, si je voulais me construire, il fallait que je m'appuie sur mes racines. J'ai fait le chemin naturellement toute seule, pratiquement contre ma

famille. Il ne fallait pas que j'aille au hammam, c'était sale et archaïque. Il fallait se laver dans une salle de bain car c'était normal. Moi ce que je recherchais dans le hammam, c'était la rencontre avec le génie, avec les traditions ancestrales, avec le rapport brutal des femmes au corps, avec la sexualité. Et non le rapport aseptisé de la modernité. On est en train de perdre ça ici. »

L'expo dans la Médina

Le travail de Meriem Bouderbala est comme imprégné par sa triple condition de femme, de Méditerranéenne et « d'étrangère ». « Quand j'étais enfant, en Tunisie, la seule peinture qui m'était donnée à voir, dans le monde musulman, était la peinture des orientalistes : c'est à travers leurs yeux que je découvrais mon pays, à travers les yeux d'étrangers, moi qui l'étais aussi en partie. Le regard artistique porté sur mon pays avait un nom : « l'orientalisme », qui avait ses codes, son ordre, son idéal de clarté. Mon travail est une mise en abîme, il est une suite de suspensions éphémères, à l'unisson du regard de chacun sur l'autre : moi, regardant les Occidentaux regardant le Maghreb, moi qui suis à la fois celle qui regarde et celle qui est regardée. »

Les murs et les recoins de son atelier sont encombrés de cartes marines saupoudrées de sables, où sont fixées des fleurs qu'il faut régulièrement remplacer « En ce moment je n'ai pas le temps » ; de draps ensanglantés sur fond blanc ; de corps affreusement contorsionnés et de profils peints sur verre. Depuis une quinzaine d'années, son travail a été exposé à Paris (galerie Keller, Institut du Monde arabe), à la biennale de Lyon, à Lisbonne (Musée d'Art Contemporain), Washington, Casablanca et bien sûr en Tunisie, dans la capitale et à Sidi Bou Saïd. Privilégiant l'étoffe et le sable dans ses travaux les plus récents, elle semble avoir inventé son propre orientalisme. Quant au verre, qu'elle utilise également à plaisir, il vient en renfort de son regard sur « l'art, toujours situé dans un entre-deux, au lieu incertain de la pseudo-transparence des échanges, de la pseudo-transparence des regards de l'un sur l'autre, de la pseudo-transparence à soi-même. Illusion et rêve de la transparence que la modernité a brisés. »

Son attachement à la Médina est si viscéral qu'il passerait presque pour un autre matériau qu'elle modèle au grés de son inspiration. Ainsi de son travail en tant que commissaire des Rencontres d'Art contemporain de la Médina de Tunis, qu'elle considère comme une oeuvre plastique à part entière : « Nous avons choisi des artistes donnant le regard dont je rêvais sur la Médina ».

Mais auparavant, Meriem Bouderbala a elle-même consacré une exposition aux hammams, ainsi qu'une autre sur les Zaouïa, ces lieux de culte dévolus à un personnage saint. « Dans le registre populaire, j'ai travaillé sur les fanous et les rayan [lanternes magiques mettant en scène de petits personnages], avec des Karakouz et Hazizouez, qu'on trouve dans tout le bassin méditerranéen, et qui sont turcs. J'ai également travaillé sur Bousaadia, un personnage éminent de la Médina. »

Quand on l'interroge sur les difficultés à être artiste en Tunisie, malgré le poids de la censure et la pression de l'islamisme, Meriem Bouderbala préconise une « résistance risomatique, c'est à dire être dessous, et de temps en temps émerger », pour s'élever contre l'inacceptable, la pauvreté, et défendre l'indispensable, la liberté de s'exprimer, d'être femme et indépendante dans le monde musulman. « J'ai fait une exposition très violente, à Lyon, sur les horreurs en Algérie, avec des femmes déchirées. Ça s'appelait Expo sur une Grande peste. Un de mes grands frères est algérien, il m'a raconté ce qui se passait là-bas et c'était au-delà de tout. Je me suis dit : nous les femmes du bassin sud de la Méditerranée, c'est horrible, il faut qu'on réagisse, qu'on s'exprime. Le statut de la femme en Algérie, c'est quelque chose d'épouvantable, qu'il faut abolir. Quand je vous la montée des intégrismes partout, j'ai peur. Même si aujourd'hui ça va. Bourguiba a fait un travail remarquable. C'est très bien, mais ce sont des sables mouvants, c'est très fragile. Il faut que les gens, les femmes qui profitent de cette liberté, se manifestent plus. On a tendance à s'endormir sur ces acquis alors que ce ne sont pas des acquis. »

Quant à la censure « C'est vrai, qu'il y en a beaucoup, mais c'est compliqué, c'est un pays très jeune. Il s'est passé beaucoup de choses. C'est un pays sous tutelle. C'est surtout le monde de l'argent qui décide de tout. Le pays est en train de s'ouvrir cahin-caha, je ne sais pas ce que ça va donner, j'espère des retombées positives. Je pense que c'est un pays intelligent, même

au niveau du pouvoir. Seulement il y a des forces archaïques et des forces manipulées par le contexte économique mondial. Je pense que les choses vont se faire graduellement. Il faut une résistance intellectuelle. Je suis optimiste. Il faut faire comme les Karakouz du 18<sup>e</sup> siècle, c'est par l'humour qu'on obtient tout. »

Liens:

[meriem.bouderbala.free.fr/](mailto:meriem.bouderbala.free.fr/)

[www.tunisartcontemporain.com](http://www.tunisartcontemporain.com)

## Jamila Binous



### Historienne de la Médina

Rendez-vous place de la Kasbah avec l'historienne et urbaniste Jamila Binous, mémoire de la Médina qui ne compte pas ses efforts pour faire connaître la vieille ville de Tunis. Première étape : la mosquée Zitouna toute proche.

Grande première, pour elle (et pour nous), nous avons obtenu l'autorisation exceptionnelle de monter au sommet du minaret, pour découvrir le plus beau panorama de la Médina. L'occasion est idéale pour lui demander son point de vue sur l'évolution du quartier.

Jamila, quelles sont vos impressions ?

Jamila Binous – C'est superbe, on perçoit bien l'étalement de la ville, avec ses maisons collées les unes aux autres, les cours, et les repères que sont le cimetière, au sud, la cathédrale, à l'est, la ville administrative, à l'ouest. On sent l'intégrité de la ville. En revanche, on ne voit pas les axes, et il n'y a pas de repères à l'intérieur. Tout cela est conçu pour abriter une population de manière égalitaire. La structure est homogène.

C'est en effet un endroit très vivant, qui compte 110000 habitants et regroupe énormément d'activités. Certaines sont destinées à une population riche, mais il y a aussi des quartiers populaires, où viennent s'approvisionner les gens de la Médina et ceux de la périphérie. A cela s'ajoutent les touristes. Tout cela vit d'une manière très réglée par l'urbanisme même, qui a prévu des recoupements, des superpositions, comme chez les bijoutiers, où vous trouverez très peu de touristes. Certaines rues, au contraire, se sont spécialisées dans le bazar, et ont une toute autre ambiance. La médina a été classée sur la liste du patrimoine mondial par l'Unesco parce qu'elle témoigne d'un urbanisme très particulier, qui a su conserver une qualité de vie en dissociant les espaces résidentiels de la vie publique. On passe d'un coup d'une rue très bruyante à une rue d'habitation très calme.

Selon-vous la Médina « a-t-elle un avenir » ?

J. B. – On assiste à un retour des jeunes, notamment des artistes et des architectes, qui retapent les maisons de la Médina avec amour. C'est l'avenir de la ville. Après l'indépendance, les deux premières générations se sont détournées de la Médina. Bourguiba n'aimait pas trop regarder le passé. Il a réussi sur plusieurs plans, mais du point de vue du patrimoine il y a eu pas mal de dégât. Et puis, des années 60 aux années 90, il y a eu ce que l'on a appelé l'oukalisisation, ou gourbification, c'est à dire l'arrivée dans la Médina d'une population rurale. Le plan des maisons a été bouleversé, et l'usage inapproprié de l'habitat a provoqué sa dégradation. La propriété privée prime aujourd'hui dans la médina, ce qui permet aux nouveaux propriétaires de gérer l'entretien des biens de manière plus adéquate. Beaucoup de ceux qui sont nés ici et qui ont ensuite habité dans les quartiers modernes avec leurs parents, reviennent. Moi-même je suis née dans la Médina, j'y ai grandi, et je restaure actuellement une petite maison. Les étrangers, en revanche, ont des difficultés pour acheter. Il leur faut une autorisation.

Il y a une tendance à couvrir la cour intérieure, pour augmenter la surface habitable ?

Oui, c'est un grand problème. Les propriétaires ne voient pas l'utilité de la cour, mais c'est elle qui pourvoit la maison en lumière et favorise l'aération. Normalement les propriétaires n'ont pas le droit de fermer la cour, mais on voit parfois des infractions et des passe-droits. L'autre problème, c'est l'implantation des activités un peu partout. Une médina se caractérise par une séparation très nette entre les artères où l'on peut faire du commerce et implanter des ateliers, et les impasses où toute activité publique est strictement interdite pour le bien des habitations et des familles. Tout cela est très difficile à contrôler, surtout que Tunis compte 270 ha de

tissu historique, entre le quartier central et les deux faubourgs.

Vous avez fait partie de l'Association de Sauvegarde de la Médina (\*) dès sa fondation en 1967 : quel rôle joue-t-elle aujourd'hui ?  
Le but de l'association n'est pas seulement de préserver un patrimoine architectural et urbanistique, mais aussi de sauvegarder le patrimoine humain. Un règlement spécifique, mis au point par l'ASM, préserve les principales dispositions qui « font » la Médina : la cour intérieure, l'introversion de toutes les constructions, un respect du parcellaire, de la hauteur. Aujourd'hui on ne peut plus porter atteinte à l'organisation générale, à l'urbanisme, au tracé des rues, et aux ouvertures.

L'ASM est financée par la municipalité. Elle met au point des projets de restauration, et possède l'un des bureaux d'études les plus importants du pays. Elle fonctionne en équipes pluridisciplinaires, comprenant historiens, géographes, juristes, architectes et urbanistes.

(\*) Association pour la Sauvegarde de la médina  
24, rue du Tribunal 1006 Tunis  
Tél : 71 56 36 18  
dir : Mme Semia Akrouit Yaïche

## Sihem Belkhodja



### Chorégraphe à grands pas

Chorégraphe du Sybel Ballet Théâtre

En partance pour l'Allemagne, Sihem Belkhodja nous reçoit dans ses bureaux tunisois. Véritable concentré d'énergie, la maîtresse des lieux gère mille affaires en même temps avec maestria : son départ imminent, les derniers détails à régler avec les danseurs pour le prochain spectacle, et deux journalistes surgis à l'improvvisé pour une interview à bâtons rompus. Un véritable ballet...

Comment se lance-t-on dans la danse, dans un pays sans tradition chorégraphique ?

Je suis d'une famille d'intellectuels, d'amoureux de l'art, et quand, à trois ou quatre ans, j'ai dit que je voulais être danseuse, ça n'a pas posé de problème. J'ai commencé mon métier de danseuse à une époque où il n'y avait pas d'école professionnelle en Tunisie, à part le conservatoire, qui était surtout pour les petits.

Mon rêve était de fonder une compagnie professionnelle, mais il fallait créer une école, ce qu'on a fait en 1985. L'école était gratuite et ouverte à tout le monde, car je voulais aussi avoir des garçons qui, à l'époque, n'avaient pas la possibilité de danser. Ils se faisaient traiter d'homosexuels et les filles, quasiment de prostituées. A l'époque, il n'y avait que le hip hop qui intéressait les garçons. La danse classique c'était bon pour les fillettes.

Ici, nous sommes au cœur de El Omrane, à la limite de Franceville – l'ancien quartier résidentiel des Français –, et de Montrouge, réputé le quartier le plus dangereux de Tunis, avec une population issue de l'exode rural. Beaucoup d'élèves viennent de ce quartier populaire, à la très forte identité. Au début, on avait surtout des élèves des classes aisées, mais ils arrêtent plus vite car souvent leurs parents les envoient à l'étranger poursuivre leurs études. Ceux qui s'accrochent sont ceux qui croient que la danse peut devenir un métier.

Combien de temps faut-il pour « faire » un danseur ?

La plupart de mes élèves sont encore scolarisés, ce qui nous oblige à travailler durant leurs temps-libres, après les cours et pendant les vacances. Il y a trois disciplines obligatoires : danse classique, contemporaine et break/hip hop, avec en plus un module de danse traditionnelle. Dans la danse, on commence très jeune, à huit ans. Pendant quatre ans, il y a un premier tronc commun, puis il y a des spécialités. Il faut huit ans pour obtenir le diplôme, mais pour arriver à maturité, il faut une quinzaine d'années. C'est le temps nécessaire pour pouvoir donner une âme à ce que l'on fait, et ne pas être un simple danseur de mouvement, incolore. Yosra, par exemple, a trente ans, et ça fait 25 ans qu'elle est avec moi. Elle en a bavé. Maintenant, elle a un salaire correct – environ 2000 francs –, c'est à dire le salaire d'un cadre.

Nous avons entre 1500 et 2000 élèves. Parmi eux, une trentaine est suivie comme dans une école d'art chorégraphique. Il faut savoir qu'en Tunisie, il n'y a que trois écoles de danse, et pas de public, alors moi je prends large en me disant : s'il ne devient pas danseur, il sera technicien de son ou de lumière, ou spectateur. Au moins il aura côtoyé la danse, et la respectera. En fait c'est comme si on formait le public. Comme c'est un pays vierge, on est obligé de tout faire, on s'éparpille.

D'où est venue l'idée du « Printemps de la Danse » ?

Après le 11 Septembre, certains de mes danseurs se sont vus refuser sans raison un visa d'entrée en France, et j'ai dû annuler des tournées à l'étranger. J'étais très en colère, et je me suis dit : Si ces gamins des quartiers défavorisés ne vont pas voir ce qui se passe ailleurs, les Prejlocaj, Magui Marin ou McGregor, que j'ai eu la chance de côtoyer et qui m'ont donné envie d'en faire un métier, ils vont se refermer. Alors j'ai décidé de créer un festival de danse,

sans réaliser qu'il fallait beaucoup de moyens. Pour la première édition, il y a deux ans, j'ai appelé une vingtaine de copains rencontrés en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Ca tombait une semaine après l'attentat de Djerba (1) et le ministère de l'Intérieur a failli l'interdire mais je suis assez tête dure et on l'a fait quand même ! Ca a été un ras de marée. Pour la deuxième édition, on a trouvé des partenaires ; et là je vais en Allemagne chercher des danseurs pour la troisième édition. La Tunisie est un pays où l'on peut faire plein de choses, si on prend le taureau par les cornes. Il ne faut pas attendre, il faut faire. Chaque fois qu'il y a un danseur, il n'y a pas d'intégriste.

Le site des Rencontres chorégraphiques de Carthage :

[www.printemps-danse.planet.tn](http://www.printemps-danse.planet.tn)

(1) En avril 2002, un attentat perpétré dans la synagogue de Djerba, et revendiqué par Al Qaïda faisait 21 morts, dont 14 touristes allemands, 5 Tunisiens, et 2 Français

## Ferid Boughedir



### Cinéaste

“Je suis condamné à la qualité”

Le cheveux en bataille, la mine jubilatoire, Ferid Boughedir, l'un des plus célèbres cinéastes tunisiens, nous reçoit dans son « bureau », la librairie-galerie Millefeuilles, à La Marsa. « Ici, je me sens un peu chez moi. C'est le seul café-littéraire de Tunis. » Le verbe est facile, l'homme a visiblement l'habitude des médias, et l'interview débute sur les chapeaux de roues.

Peut-on aujourd'hui faire le cinéma que l'on veut en Tunisie ? Le cinéma tunisien est le plus libre du monde arabe, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer. Mon film *Halfaouine* est l'histoire d'un petit garçon qui va avec sa mère au hammam jusqu'au jour où on lui dit qu'il ne peut plus venir, parce que son regard a changé. Il se sent un peu comme Adam chassé du paradis, obligé de quitter le monde des femmes pour aller dans celui des hommes. Le film se déroule à Halfaouine, un quartier populaire historiquement frondeur. Pour le hammam, je n'ai pas voulu tricher comme dans les films égyptiens où les femmes sont couvertes. J'ai tourné ce que j'ai vu dans mon enfance. Ce fut le plus grand succès en Tunisie depuis l'invention du cinéma. Mais avant sa sortie, il y a eu cinq jours de discussion à l'assemblée nationale pour savoir s'il fallait couper les scènes de nudité. Les conservateurs demandaient à le revoir... Ca s'est terminé par une belle phrase du président de l'assemblée : « On est tous allés au hammam quand on était petits, on a tous vu des femmes nues, ça n'est pas de la pornographie. »

*Les Sabots en or*, de Nouri Bouzid, comporte des scènes de torture, mais il est passé sans coupure ; *Bezness*, de Nouri Bouzid, parle de prostitution masculine dans le tourisme. Les gens ont du mal à le croire, mais le cinéma tunisien est un espace privilégié. D'abord parce qu'il a rapporté beaucoup de prix à la Tunisie, dans les festivals de Cannes, Venise et Berlin. L'autre atout, ce sont paradoxalement les intégristes, ennemis numéro un du régime, qui sont aussi contre le cinéma.

Comment vous est venu le « virus » du cinéma ?

Je viens de la cinéphilie, et je me suis formé sur le tas. Je suis allé à Rouen pour étudier le français et la première chose que j'ai faite ça a été d'acheter un abonnement SNCF pour venir tous les jours à Paris voir les films. J'étais complètement fou, j'avais 18 ans. J'ai acheté une caméra 16 mm d'occasion et j'ai commencé à faire un film. Ca s'appelait *Paris-Tunis*, et ça racontait l'histoire d'un étudiant tunisien rentrant au pays après un an. Dans l'avion, il imagine ce qu'il va raconter, qu'il a eu les plus belles filles de Paris... alors qu'il a vécu malheureux, dans une chambre de bonne. Le film a reçu des récompenses, mais il a été détruit dans un festival de courts-métrages. Je n'avais pas fait de copie, faute de moyens.

Le cinéma tunisien se porte-t-il bien ?

On a vécu un âge d'or qui a commencé avec *L'Homme de cendres* de Nouri Bouzid (1986), qui a eu un succès fantastique. En 1993, il y a eu *Les Silences du palais*, de Moufida Tlatli, qui est une merveille, puis, en 1996, ce fut mon film *Un été à la Goulette*, et *Essaida*, de Mohamed Zran, un film néoréaliste tourné avec un vrai enfant des rues, ce fut l'âge d'or. Mais, avec l'arrivée des bouquets-satellites européens, le nombre de salles est passé de 100 à 35 dans toute la Tunisie. On ne peut donc pas faire du cinéma commercial à l'égyptienne, en l'absence de marché. Nous sommes contraints de faire un cinéma d'auteur, pour trouver un débouché à l'étranger.

Des projets en cours ?

Je travaille sur la troisième partie de ma trilogie. Après *Halfaouine*, il y a eu *Un Été à la Goulette*, l'endroit où l'on allait passer nos vacances d'été, et où l'on essayait de draguer... difficilement. Y

cohabitaient les juifs, les catholiques siciliens et les musulmans. Le film est l'histoire de trois filles qui rendent furibards leurs trois copains de pères car elles décident de perdre leur virginité avec des garçons d'une autre religion. La dernière partie de la trilogie sera normalement Hammam Lif, mais je n'ai pas encore trouvé le financement. Je suis né à Hammam Lif, qui signifie « hammam du nez », car il y a des sources d'eau chaudes très bonnes pour les rhinites. L'action se passe pendant la Seconde Guerre mondiale, quand beaucoup de Tunisois trouvèrent refuge dans ce quartier qui avait été déclaré « ouvert », donc protégé. En fait il fut le théâtre d'une bataille terrible entre Allemands, Anglais, Américains. C'est un film cher, c'est pour ça que je n'ai pas trouvé d'argent, malgré mes succès précédents.

Filmographie :

- Un Été à la Goulette (1996), avec Claudia Cardinale et Michel Boujenah.
- Halfaouine - l'Enfant des terrasses (1990), avec Hélène Catzaras et Selim Boughedir.
- Caméra d'Afrique (1983).

## Mahmoud Jemni



### Inspecteur des écoles

Une expérience pédagogique atypique.

Rencontre avec un inspecteur principal des écoles primaires dans les salons guidés d'un palace du centre-ville. L'endroit cadre mal avec le personnage, un familier des salles de classe et des cours de récréation, mais Mahmoud Jemni n'en a cure, tout à son souci de faire connaître et divulguer le travail réalisé avec les enfants. Car l'homme est un homme de médium qui connaît l'importance du média, à tel point qu'il l'a totalement intégré à la pédagogie et au savoir qu'il s'essaye à transmettre. Portant chéchia et burnous, il a le regard intense et la voix douce de ceux qui passent leur temps à parler aux enfants et à tenter de convaincre les adultes.

Comment est née l'idée du journal "Jeunes plumes" ?

Certains quotidiens s'adressent aux jeunes, en leur consacrant des pages entières, et l'on trouve également des revues qui ne ciblent que les enfants du primaire. Mais dans tous les cas, c'est l'adulte qui s'adresse à eux en tant que concepteur et producteur. Je me suis demandé s'il était possible d'inverser les rôles, pour que le récepteur devienne émetteur. L'idée a couvé pendant un bon moment, et elle a fini par se concrétiser quand j'ai trouvé un parrain, le journal Le Renouveau.

Faire un journal n'est pas une sinécure, et c'est encore plus ardu lorsqu'il est réalisé par des élèves du primaire, qui ont entre 10 et 12 ans, et qu'en plus ces enfants écrivent dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle ! A cet âge-là, ils sont entre leur 4e et leur 6e année de français. Mais nous avons privilégié le fond sur la forme, pour ne pas que l'enfant soit inhibé.

De son côté, l'adulte - animateur est invité à rester en retrait, à avoir une attitude d'écoute et face au foisonnement des propositions à n'avoir pour critère que la pertinence et la faisabilité.

L'idée paraît séduisante, mais comment le projet s'articule-t-il avec l'ambition pédagogique ?

Mais le projet est par nature un projet pédagogique, car il s'agit d'ancrer l'apprentissage scolaire dans des situations les plus authentiques possibles, des situations qui soient proches de la vraie vie. Comme ça, l'enfant se trouve placé dans un processus actif d'acquisition, qui dépasse la simple construction du savoir. C'est beaucoup plus ambitieux car on le conduit vers une citoyenneté responsable, qui est une preuve de développement de la personne.

"Jeunes plumes" est-il destiné à durer ?

Le journal a une périodicité annuelle, et nous venons de sortir le quatrième numéro. Il comprend seize pages en couleurs, et il est distribué sous forme d'encart dans le Le Renouveau. Pour chaque numéro, nos écoliers, pardon, nos journalistes en herbe, font leur la réplique de Don Rodrigue : « Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes biens nées la valeur n'attend point le nombre des années ». Ils choisissent des sujets à traiter, discutent de la méthode d'investigation, et adoptent pour principe l'originalité, la spontanéité et la subjectivité.

Maintenant, notre journal Jeunes Plumes est une réalité. Ses colonnes forment un espace de libre expression pour tous ceux qui le souhaitent. Nous recevons des articles de tout le pays, mais évidemment nous ne pouvons publier tout le monde. Le comité de lecture examine attentivement les contenus retenus par les classes avant le « bon à tirer ». C'est une vraie souffrance, pour moi de devoir refuser des articles écrits par les enfants. Néanmoins, tous les participants ont reçu une carte de presse « junior » offerte par le directeur du journal Le Renouveau.

Avez-vous d'autres projets pédagogiques sortant du cadre traditionnel ?

Il y a eu un développement vidéo, en liaison avec le journal, qui s'est

traduit par un film présenté au festival du film de l'enfance et de la jeunesse, à Sousse. Il a été fait avec les enfants et l'aide d'un jeune réalisateur, puis monté avec le soutien de l'Institut de Presse et de Sciences de l'Information. Le projet est autofinancé.

Nous avons appris aux enfants à décoder le langage de la publicité, et ils se le sont réapproprié pour l'appliquer dans leur environnement quotidien. Le film circule dans les écoles et nous espérons que cette idée novatrice fera des petits. Cela donne des choses assez amusantes et bien senties : « La chéchia, c'est mon choix, pour ma joie », « Votre santé est dans votre panier », ou encore « Mangez chaque jour une poire. Vous ne voyez jamais la vie en noir ». On voit que les enfants parviennent à s'approprier le langage publicitaire, et que cette compréhension marque un nouveau pas vers la pleine acquisition du français.

## Le Club Farabi



### Groupe de musique traditionnelle arabe

#### Sérieux et décontraction

Dans le sous-sol immaculé et bas de plafond d'une maison bourgeoise située dans la banlieue résidentielle de Tunis, ils arrivent un à un, vêtus de tailleur ou de costume trois pièces. La mine sérieuse et concentrée, la trentaine ou la quarantaine prospère, ils échantent quelques mots à voix basse.

Aux murs s'étalent d'impérieux rappels au règlement : « Tous les membres doivent assister à toutes les réunions », alternant avec des courbes et graphiques pointant l'assiduité de chacun au cours de l'année écoulée. On se prend de pitié pour l'une des membres, dont l'absentéisme dépasse 90%. Quelle sort l'attend ? « Les plus mal notés ont des pénalités de retard, ils payent un repas ou une bouteille de vin. » Ouf ! La sanction semble mesurée. On apprendra par la suite que des dérogations sont accordées en cas de force majeure. Assiste-t-on à une réunion de service d'une grand banque ou d'une société d'informatique ? Les partitions, luth, violon, flûte... et contrebasse qui sortent des sacs inclinent à une autre explication.

En fait, à mesure que les membres du club Farabi s'installent, et que retentissent les premiers accords/désaccords, une atmosphère chaleureuse gagne la pièce. Le morceau prend forme et c'est soudain tout l'orient, de Bagdad à Marrakech en passant par Le Caire, qui semble s'inviter dans ce sous-sol à la lumière blafarde. Depuis une vingtaine d'années, deux fois par semaine, après le travail, le club Farabi se réunit pour interpréter pendant deux heures des morceaux oubliés du répertoire arabe. Ces amateurs éclairés et passionnés payent de leur poche la location du local, et ne reçoivent aucune subvention. Pourtant, la qualité de leur travail de dénicheurs et d'interprètes est reconnue par tous. Ils sont régulièrement invités à des festivals internationaux, de Belfort au Caire, ainsi que sur les plateaux de télévision. Le club est également en relation avec le Centre des Musiques arabes et méditerranéennes du palais Erlanger, à Sidi Bou Saïd. Passée la première impression d'austérité, les Farabi donnent l'image d'un groupe autogéré et bon enfant... où chacun prend librement la parole pour répondre à nos questions.

#### Comment procédez-vous pour les adhésions ?

Il y a un comité directeur chargé d'organiser le recrutement, la programmation, les concerts et les tâches annexes. On connaît à peu près les profils recherchés. Par exemple, en ce moment, nous recherchons un qânûn, ainsi que des voix. Chacun cherche de son côté, nous ne passons pas d'annonce. Farabi est un club fermé, et pour être membre, il faut être parrainé. Le postulant est d'abord invité deux ou trois fois, puis on l'amène progressivement à chanter. Qu'il s'agisse d'un amateur de bon niveau ou d'un professionnel, il doit avoir le même niveau et les mêmes intérêts que nous. Ensuite, sa candidature est soumise aux membres, et il doit réunir les deux tiers des voix. Son adhésion est confirmée par l'assemblée générale suivante. Le club compte vingt membres. La majorité a suivi des études au conservatoire, et possède un diplôme de musique arabe, mais il y a environ 20% d'autodidactes. Outre le niveau musical, le critère d'adhésion est l'état d'esprit et la moralité... Nous sommes tous plus ou moins issu du même milieu social. Le profil c'est : juriste, informaticien, commercial, enseignant, ingénieur, commercial, pharmacien, assureur, expert comptable... et « Gaston Lagaffe », notre flûtiste. »

Le susnommé, qui est aussi le benjamin du groupe, ne semble pas prendre ombrage de la plaisanterie, et part dans une improvisation inspirée qui met un terme immédiat à l'éclat de rire général. Puis c'est au tour du doyen du groupe d'expliquer sa démarche.

Etes-vous attaché à faire revivre plus particulièrement le répertoire

classique tunisien ?

« Quand j'ai fondé le club avec quelques autres, l'idée était de créer un ensemble afin de jouer de la musique pour soi-même, dans le style que l'on voulait. Personnellement j'aime la musique classique égyptienne. J'aime aussi le répertoire classique tunisien, mais je me sens mieux quand je chante quelque chose d'égyptien.

En fait, nous jouons de la musique tunisienne surtout lors des concerts à l'étranger. Notre intérêt couvre la musique arabe traditionnelle, pas exclusivement tunisienne, sur la période 1930-1950. Il s'agit en général d'un répertoire amoureux, et non sacré. L'instrument leader est le qânûn, mais ce soir, nos deux joueurs sont absents. L'un est en France et l'autre est à Sfax. Une formation classique comprend également le luth, le violon, le nay, le tar et la contrebasse qui remplace le darabukka pour le rythme.

Nous effectuons un important travail de recherche, pour jouer des morceaux anciens. Il faut d'abord trouver des enregistrements très rares. Puis il y a un travail de transcription : il faut déchiffrer de la structure et pour les improvisations, cela s'avère parfois difficile. Il faut comprendre les jeux du soliste ou de certains instrumentistes. Puis on se met d'accord au sein du club sur l'interprétation que nous voulons donner. La dernière phase c'est l'interprétation, c'est la plus facile. Il n'y a pas de directeur musical, nous sommes un groupe. Ce soir, par exemple, Erwan a la tâche de nous faire jouer un mouachah. La dernière fois, c'était au tour de Fatma. Radnan, lui, a déchiffré un dawr.

Même s'il n'y en a pas dans le groupe à l'heure actuelle, nous sommes toujours en contact avec un musicien professionnel auquel nous pouvons demander conseil. Pour ce qui est des morceaux anciens que nous retrouvons, nous réalisons nous-mêmes l'interprétation, et nous sommes même parfois sollicités. Ce sont des improvisations très difficiles à interpréter. Il faut retrouver la structure de base, et ça demande beaucoup de temps.

En général notre session comporte une wasla, qui est un enchaînement musical commençant par un morceau instrumental. Puis il y a des mouachahat, où tout le monde chante. Après, il y a les dawr, les plats de résistance, où l'on trouve le plus d'improvisations. On finit par les chansonnettes. On fait aussi par moment des improvisations libres, qui ne sont pas rythmées, afin que le chanteur trouve ses marques, toujours dans le même mode. Mais il y a une progression, une variation du rythme. »  
En avant la musique...

Petit lexique de musique arabe

Darabukka : tambour de terre cuite, en forme d'entonnoir, recouvert d'une peau de poisson ou de chèvre. Il est de plus en plus remplacé par un pot de métal et une membrane de plastic.

Dawr : Forme musicale savante, développée dans la seconde moitié du 19e s., et basée sur un poème dialectal en deux parties, la première composée et la seconde, semi-composée pour laisser libre cours à l'inventivité.

Mouachah (muwashshah) : poème d'origine andalouse, de forme libre. Il peut être déclamé ou chanté.

Nay : flûte de roseau à tuyau ouvert tenu obliquement.

Qânûn : cithare trapézoïdale à 24 chœurs de cordes.

Taqsim : improvisation instrumentale dans un mode donné, non mesurée ou placée dans un cycle. Traditionnellement, le taqsim introduit et conclut les différentes composantes de la wasla, mais il tend à devenir un genre indépendant.

Tar : tambour sur cadre de forme circulaire, avec cymbales. Instrument de base de la musique arabo-andalouse.

Ud : luth à caisse bombée et à cinq cordes pincées. Instrument de la musique savante et de variété, plus rarement utilisé en musique populaire rurale.

Contact : club.farabi@tunet.tn

Wasla : suite librement agencée par les interprètes des pièces dans un même mode, avec possibilité d'exploration des modes connexes,

alternativement instrumentales et chantées, dans le contexte savant profane ou religieux.

## Les Garby's



### Le rock en famille

Chapeau noir et veste noire, un faux air de Joe Jackson, mais un vrai air de famille (et pour cause), les Garby's n'ont pas la prétention de jouer les d'enfants terribles d'une mouvance rock en sommeil. L'absence de lieux alternatifs et la rareté des festivals rend difficile l'émergence d'une véritable scène rock tunisienne, tandis que la tendance jazz est quant à elle portée par quelques grands noms. Pourtant, lors des rares rendez-vous qui lui sont proposés, la jeunesse tunisoise répond présent. Interview backstage, au club Tahar Haddad, après un concert organisé dans le cadre du Mois de la musique. Et tandis que les Garby's répondent aux questions des journalistes, la mère, sourire aux lèvres et fichu sur la tête, fière de la notoriété de sa progéniture, entreprend de ranger la scène et les instruments. Une vraie groupie...

Qui sont les Garby's ?

Sammy – Nous sommes trois frères : Ennis et Mohammed Lutfi et moi-même. Le nom du groupe fait référence au nom de notre famille, car la famille compte énormément pour nous. Pour persévérer dans un domaine quelconque, et en particulier dans la musique, tous les moyens qui contribuent à la solidarité du groupe sont importants. J'ai entendu que la durée de vie d'un groupe est de sept ans en général. Le fait d'être solidaire par la fraternité ou les liens familiaux, ainsi que le nom, nous obligera à rester toujours unis. C'est notre conception des choses.

Etes-vous tombés dans le rock quand vous étiez petits ?

Sammy – Nous avons décidé de former le groupe quand nous avons eu la certitude que nous étions capables de créer nos propres oeuvres. On a d'abord participé à un concours sur Radio Tunis Chaîne Internationale, animé par un grand monsieur de la musique tunisienne, la référence du jazz : Faouzi Chkili. Il y avait 20 à 25 groupes participant, et nous avons gagné. Nous étions les seuls de Bizerte. Ensuite il y a eu des conférences de presse et nous avons fait des apparitions dans les journaux. Par la suite, sur les conseils de Faouzi Chkili, madame Kemoun nous a appelé pour nous proposer de faire un concert au club Tahar Haddad. C'était il y a quatre ans, et ce fut notre première prestation sur scène, certainement aussi l'une des meilleures. On a été surpris par l'affluence et on avait un tract fou. Mais le public a apprécié, et ça nous a beaucoup encouragé. Depuis, nous avons toujours tenu à garder de bonnes relations avec le public et les médias, ainsi qu'avec le milieu de la musique. Nous avons déjà enregistré un CD qui n'a pas été commercialisé, mais qui sert à la promotion du groupe, et pour les passages en radio. RTCI, et maintenant Mosaic, le passent très souvent et c'est grâce à ça que nos morceaux sont connus, et que les gens qui nous suivent connaissent les paroles. Nous sommes également déjà passés plusieurs fois à la télé. »

Jouer en famille, c'est un peu particulier. Comment fonctionne la fratrie ?

Ennis – Moi je joue de la guitare. Je me suis aussi mis à la batterie car il fallait une section rythmique. Je chante également depuis toujours.

Sammy – En général, c'est Lutfi qui compose les morceaux, avec Ennis. Moi, l'aîné, je joue de la basse et j'écris les paroles. Je suis un peu le leader du groupe, respect des anciens oblige... Les grandes lignes de la mélodie une fois posées, je plaque les paroles adaptées. Nous parlons beaucoup de la paix, de l'injustice, de l'amour, de la situation de l'être humain, contre la souffrance, la famine, les guerres. Ce qui nous intéresse c'est l'humanité. Nous avons opté pour le trio pour des raisons musicales et sociales. Sur le plan musical, cela pose une contrainte, car on ne peut pas compter sur les autres. Chacun a une grande responsabilité vis à vis de son instrument. Sur scène, chacun essaye de démontrer qu'il a un rôle

très important. De nos jours la formule trois instruments est très répandue, à l'image de Kyo ou des Red Hot Chili Peppers.

L'anglais est-il un choix artistique ou commercial ?

Sammy – J'aime beaucoup le français et l'arabe, mais nous avons choisi l'anglais parce que c'est une langue très répandue, et très souple. Je suis meilleur en français qu'en anglais, mais il m'est beaucoup plus facile d'écrire en anglais. Nous avons quelques chansons en français et une en arabe aussi. Mais nous sommes un groupe anglophone.

Les années 1980 ont été particulièrement riches sur le plan musical, en France comme en Tunisie. Tous les jours en allant à l'école, j'entendais Madonna, Michael Jackson, Scorpion, Image, les Bee Gees, Police, les Beatles... et très peu de musique arabe. Pourtant nous aimons beaucoup Oum Kalthoum ou Abdel Halim, des géants de la chanson arabe dont les textes sont éternels. Pourtant nous sommes plus influencés par la musique anglo-saxonne. Nous sommes des enfants des années 1980.

## Rachad Hamzaoui



### Linguiste

Linguiste émérite, francophile distingué, Rachad Hamzaoui est de ces intellectuels francophones auprès desquels un Français a beaucoup à apprendre sur sa propre langue et sa propre culture. Est-ce l'élégance naturelle ou l'excellence d'un français dénué de pédanterie ? Nous nous sentons comme des écoliers devant un sage ou un professeur au savoir immanent...

Le français a-t-il de beaux jours devant lui en Tunisie ?

D'abord une constatation : la Tunisie est sans doute le pays le plus arabisé du Maghreb. Il n'y a pas de Berbères et pas de minorité linguistique, au contraire d'autres pays arabes. En outre, il n'existe en Tunisie qu'un seul rite musulman : le rite malékite. Donc, les deux problèmes fondamentaux des pays arabes, l'arabité et « l'islamité », ne se posent pas ici. Ca explique peut être une certaine tolérance, ainsi que la modération et la modernité tunisiennes.

La Tunisie a parlé toutes les langues : berbère, wisigoth, arabe, turc, latin. ce qui en fait un pays ouvert. Mais l'arabe est la langue de fond depuis quatorze siècles. Le français est une deuxième langue dominante. Son enseignement actuel et sa propagation pendant la colonisation, grâce aux écoles franco-arabes, lui donnent un privilège immense, même si la Tunisie profonde parle peu les langues étrangères. Après avoir décliné au lendemain de l'indépendance, il reprend maintenant de manière significative. On l'enseigne du primaire à l'université, il reste la langue de l'enseignement scientifique et, en matière littéraire notamment, l'école française est imbattable.

Existe-t-il des spécificités de la langue française parlée à Tunis ?

Il y a bien quelques touches locales. Ainsi, nous avons préféré le terme « gouvernorat » à celui de « préfet ». Mais il n'existe pas un français particulier à la Tunisie. Au contraire, nous tenons à parler un français classique ou moderne. Les Tunisiens sont souvent conservateurs en la matière, et suivent la langue de Racine, Molière et Hugo, plutôt qu'un français à la parisienne, du genre : « j'vais y aller » ou « c'est vachement bien ». Ceux qui écrivent en français, notamment de nombreux écrivains, le parlent comme en France. Même si leur monde est différent, et que leurs personnages peuvent parfois parler une langue non normative.

Vous appartenez à une génération où le français était la langue des études ?

Dans ma génération, celle du collège Sadiki, nous avons eu un double programme : 17 h de cours en arabe, et 17 h en français. Nous faisons le double de nos condisciples français. Nous apprenions l'histoire de France, que nous connaissons beaucoup mieux que celle de la Tunisie. J'ai fait mes études supérieures à l'institut islamique de Paris, où j'ai eu tous mes diplômes d'études arabes. Comme tous mes amis, j'ai passé ma thèse de doctorat d'Etat en français, en France. Je l'ai traduite en arabe après. Beaucoup de gens qui partaient étudier dans le monde arabe, repassaient par la France au retour pour avoir un doctorat d'Etat qui avait une très grande valeur en Tunisie.

Qu'en est-il des emprunts de l'arabe parlé en Tunisie au français ?

En mécanique automobile, tout est emprunté : el frein, el crique... Ces termes n'existent presque pas en arabe. On ne dira jamais el moharak, mais el motour. C'est là où se situe la bagarre avec les puristes qui cherchent à tout arabiser. Il y a des académies, au Caire, en Libye, au Soudan ou au Maroc, qui ont pour objet d'arabiser la terminologie moderne. Ainsi, le mot téléphone a été traduit de douze manières différentes. Je suis moi-même spécialiste de la lexicologie arabe, et j'ai dirigé un projet conçu par l'Union internationale des télécommunications. Nous devions traduire de l'anglais et du français vers l'arabe, toute la terminologie de l'espace

et des télécommunications. Elle a été adoptée par les ministères de 21 pays arabes.

La langue arabe a le même problème que le français vis à vis de l'anglais, dans le vocabulaire des médias notamment. Ce problème d'emprunt, d'acceptation, de rejet, je crois qu'il faut le situer au niveau plus général des rapports entre langues concurrentes, langues dominantes et langues suivantes. C'est lié à la puissance économique de ces pays, et à la présence sur place de leurs citoyens.

Pourquoi ne pas avoir misé sur l'anglais ?

Pour nous Tunisiens, il y a un lien affectif très important avec les Français. Ce pays est celui des droits de l'homme, de la Révolution française. Il y a aussi des traditions, des familles où l'on parle le français. C'est une langue internationale, et scientifique et elle n'est pas si en retard sur l'anglais, même s'il a tendance à reculer un peu partout, même en Afrique. Vis à vis de l'anglais, il y a un peu d'appréhension. C'est un autre monde, qu'on ne connaît pas. Mais il est fort possible que d'autres facteurs, dans l'avenir, changent sa position.



**24 heures**

## 8:00 Courses en tête



Marché central, de bon matin, l'heure est idéale pour faire ses emplettes en toute tranquillité. L'Aïd el Kebir, la grande fête du mouton des musulmans qui célèbre le sacrifice d'Abraham, est passée, mais l'animal reste très présent sur les étals des bouchers. Ames sensibles s'abstenir, rien n'est à jeter, tout est bon à manger...

## 9:00 Le bac, direction La Goulette



En plein coeur des installations portuaires de Tunis, un bac fait la liaison entre Radès et La Goulette. Ici, difficile de s'y retrouver dans une géographie compliquée d'îlots et de digues, de portes container et de réservoirs à hydrocarbures. Impossible, même, de répondre à cette question simple : Sommes-nous sur les rives du lac de Tunis ou au bord de la mer ? Le message est clair. La capitale ici, tourne le dos à l'exotisme pour se rappeler sa vocation maritime et son ambition industrielle.

## 10:00 Compter fleurette au port punique



Changement de lieu, changement d'ambiance... sur la petite presqu'île où se dressait dans l'Antiquité le poste d'observation du chef de la flotte punique, histoire de suivre les mouvements des navires. L'endroit est aujourd'hui envahi par la végétation, et les curieux d'histoires s'y font plus rares que les amoureux. A défaut de banc public, on se raconte des projets d'avenir assis sur l'herbe, au milieu des fleurs sauvages...

## 11:00 Nourritures spirituelles à la librairie Mille Feuilles



Rencontre à La Marsa, avec Lotfi Hafi, qui a fondé une librairie – galerie d'art en lieu et place du célèbre glacier Chez Salem, créé par son père. Derrière une allure timide, l'homme, qui a dans sa jeunesse effectué un bref passage sur les planches, affiche un dynamisme tranquille. Il a ainsi réussi à faire de sa librairie un vrai point de rendez-vous pour les amoureux de la littérature et de la peinture.

## 12:30 Les fruits de la mer



« Complet-poisson » au restaurant la Falaise, au bord de la corniche de La Marsa, avec une vue sur la baie de Tunis à couper le souffle. Habituellement ce genre de restaurant panoramique se contente de capitaliser sur son emplacement et ne fait pas d'effort en cuisine, mais ici nous ne sommes pas déçus, le poisson est à la hauteur. Poséidon veille !

## 13:30 Rencontre au bord du lac



Sur les conseils d'un ami, direction le « Lac », ainsi que l'on surnomme le nouveau spot de Tunis. Attractions foraines, restaurants-terrace avec vue sur le lac... l'endroit a tout pour attirer la foule, mais il est complètement désert ! Un petit groupe de jeunes tunisois nous affranchit : « Vous-vous êtes trompé d'heure et de jour, venez plutôt le week-end, surtout en soirée, l'ambiance est super. »  
Message compris, la partie n'est que remise...

## 14:00 Un train largue les amarres



Retour vers Tunis par le fameux TGM : Tunis – La Goulette – La Marsa, le petit train qui assure la liaison entre la capitale et son débouché sur la mer. Ce jour-là les voyageurs en « tenue de bureau » affichent la mine universelle des passagers des trains de banlieue se rendant au travail. L'atmosphère n'est pas à la fête. Rien à voir avec l'ambiance balnéaire des week-ends d'été, quand le train, dans l'autre sens, transporte une foule de gamins excités ou de familles en goguette... destination la plage de La Goulette.

Ce jour-là, pourtant, quand le train se lance sur la digue traversant le lac, pour un parcours entre deux eaux, les mines grises se font instantanément rêveuses. Et le TGM redevient alors ce qu'il est : un train de banlieue comme les autres.

## 14:30 Les racines de l'herboriste



Installé au cœur de la Médina, Taoufik Ben Yakub l'herboriste nous reçoit au milieu d'un amoncellement de branchages et de flacons : « Je suis d'origine libyenne, c'est pour ça que j'ai la chéchia noire. Il y a beaucoup de Libyens depuis la Seconde guerre. Ils continuent à venir car l'économie est meilleure ici. Moi j'y retourne tous les trois mois car j'ai ma famille et des terres là-bas. » Taoufik porte un nom kabyle. « A l'origine, il y a les deux frères : Ismael et Isaac. Isaac est de la famille des juifs, et Ismaël est notre ancêtre. »

Quant à son métier, c'est une affaire sérieuse: « Pour la sinusite, j'ai de l'extrait d'huile de Nigél. J'ai ce qu'il faut pour les voies respiratoires, les voies sanguines, les blessures... Les serpents c'est contre la maladie du cancer. Il y a plusieurs manières de le préparer. Dans le sud tunisien, on sait bien soigner avec les serpents. »

## 15:00 Coupe sans rendez-vous



Il est de notoriété publique que pour saisir l'atmosphère d'une ville arabe, le coiffeur représente un passage obligé. Nous sacrifions donc au rituel sans regimber. Dans le premier salon venu, au coeur de la Médina, nous bavardons le temps d'une coupe avec un faux-arnaqueur, vrai grand-coeur, qui prend un malin plaisir à brouiller les pistes. Un de ces personnages hauts en couleur qui font le sel de la Médina...

## 16:00 Rendez-vous avec la Coupe



Ils en ont rêvé, les Aigles de Carthage l'ont fait : pour la première fois de son histoire l'équipe tunisienne de football remporte la Coupe d'Afrique des Nations, organisée à domicile. L'avenue Bourguiba est en folie !

## 17:00 Juste un chouia de harissa svp



Pas de couscous ni de sandwich dignes de ce nom sans harissa à Tunis, nous a-t-on assuré. Qu'il en soit donc ainsi, que les portes du palais s'ouvrent devant la purée de piment et que le feu prenne possession des lieux...

## 18:00 Pause chicha



... Il n'y a pas de fumée sans feu, a-t-on coutume de dire, mais le contraire peut également s'avérer exact. Sacrifions à un autre rituel typiquement tunisois, la chicha, que l'on fume seul, ou entre amis, mais quoi qu'il en soit toujours au café, et avec une mâle compagnie.

## 19:00 Live dans la Médina



Les Garby's jouent ce soir au Tahar Haddad, l'un des hauts lieux de la scène tunisoise. L'événement est trop rare, du coup tous les amateurs de rock-pop que compte la ville ont répondu à l'appel.

## 21:00 Les petits plats dans les grands



Retour à une ambiance feutrée, avec un fond musical plus traditionnel, dans le patio du Dar El Jeld, à deux pas du Tahar Haddad. Au menu : un délicieux couscous de poisson, l'une des spécialités du lieu.

## 23:00 Le boeuf est sur le toit

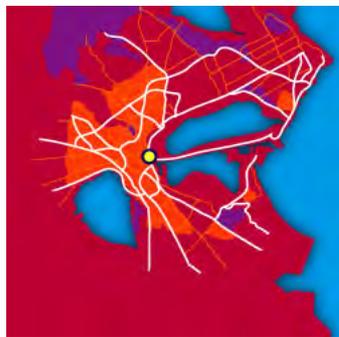


La journée s'achève au Bœuf sur le toit, le restaurant - boîte de nuit le plus animé de Tunis. Situé à La Soukra, dans les faubourgs chics de Tunis, il accueille une clientèle locale et internationale, mêlant hommes d'affaires et jeunesse dorée tunisoise. Œuvre de Jacky Moati, le sémillant patron des lieux, la décoration évoque autant un intérieur baroque qu'une tente berbère. Elle s'avère en tout cas propice à une danse du ventre impromptue.



# Visite virtuelle

## L'avenue Habib Bourguiba



Tour à tour avenue de la Marine, avenue Jules Ferry, puis avenue Habib Bourguiba, l'axe qui relie la Médina au lac est l'ancien symbole de la présence française en Tunisie. Dans sa partie la plus étroite, près de la Médina, il porte le nom d'avenue de France. Vitrine moderne du pays à l'orée du 20e s., cet axe majeur de la capitale conserve une touche séduisante et surannée, mais il doit faire face à l'irrespectueuse concurrence du nouveau quartier des affaires qui sort de terre au bord du lac.



**Art nouveau et nouvelle architecture**



**Un axe historique**



**Flânerie**



**Le théâtre municipal**

## Art nouveau et nouvelle architecture

Dès ses débuts, l'avenue s'affiche comme une vitrine de la modernité à la tunisoise, mais aussi comme un laboratoire d'architecture. L'éclectisme des styles (néo-classique, baroque, arabisant, Art nouveau), et l'homogénéité des volumes lui confèrent une harmonie qui a perduré jusqu'à nos jours, malgré quelques outrages. Parmi les victimes du changement, la façade moderniste du cinéma Palmarium, avenue de Carthage, à l'angle du théâtre municipal, ou la maison Pilfer, qui mélangeait Art nouveau et style arabisant.



L'avenue porte le nom du libérateur de la Tunisie, mort en l'an 2000 à 96 ans.



Côté est, au croisement de l'avenue Mohamed V, une tour-horloge en dentelle métallique (style nakch hadida) a pris la place de la statue équestre de Habib Bourguiba (installée à La Goulette). Les Tunisois la surnomme le "réveil-matin".



L'hôtel Africa-Méridien, bâti dans les années 1960, et récemment rénové, reste le plus haut immeuble de la ville.



L'ancien théâtre Politeama Rossini, devenu le cinéma Le Palace en 1923, au grand dam de la communauté italienne de Tunis.



La cathédrale Saint-Vincent-de-Paul, construite en 1882, fait face à l'ambassade de France. Devant elle se dresse la statue de l'historien et philosophe Ibn Khaldoun, qui vécut au 14e s.



L'un des plus beaux édifices de l'avenue, après rénovation et disparition des enseignes et des câbles électriques qui polluaient la façade. Les vitrines Art nouveau du rez-de-chaussée n'ont malheureusement pas retrouvé leur aspect d'origine.



A droite, l'étonnante architecture de l'hôtel du Lac, en forme de pyramide renversée. Dans le fond, en bord de lac, El-Menzah est le nouveau quartier d'affaires de la capitale.

## Un axe historique

Sur une gravure de 1856, la future avenue apparaît sous la forme d'une étroite bande de terre bordée de marécages. A partir de 1840, des commerçants italiens et français s'installent, et des écoles religieuses voient le jour. En 1858, le consul français obtient l'autorisation d'y élever une résidence, à l'emplacement de ce qui deviendra l'ambassade de France. Cette construction marque le point de départ d'un grand projet urbain.

Depuis des siècles, en effet, ces terrains insalubres jouaient un rôle protecteur face à d'éventuelles invasions venues de la mer. Jugés inconstructibles, ils limitaient cependant l'extension de la ville dans cette direction, jusqu'à ce que l'arrivée des Français et l'évolution des techniques permettent leur exploitation. La zone fut comblée avec des gravats et des débris pour la solidifier. Entre les années 1860 et 1880, avec l'édification de la cathédrale, des magasins généraux, de magasins et de maisons, l'avenue devient le centre de la ville moderne.



La vue de l'hôtel Africa, en direction de l'est. On aperçoit la place du 7 Novembre et, au loin, le lac.



Les rues de Marseille (à gauche), et du Caire (à droite), comptent parmi les plus animées du centre-ville.



A l'ouest, l'avenue vient buter sur la Médina...



... qui disparaît totalement dans la pénombre à la nuit tombée, à l'heure où l'avenue se pare de mille lumières.



Le soir, des milliers d'oiseaux exécutent un ballet stupéfiant au-dessus de l'avenue, avant de regagner sagement les ficus alignés.



L'éclairage de l'avenue date de 1874.



La galerie couverte du Magasin général (1883), avec une mosaïque de pavement moderniste.

## Flânerie

L'avenue a été rénovée au début des années 2000 pour lui redonner tout son lustre, face à la concurrence du nouveau quartier El-Menzah, en bordure de lac. Les trottoirs ont été élargis, le terre-plein central conservé, les façades rénovées et des dizaines de nouveaux ficus furent transplantés.



Les terrasses de café ont fleuri sur l'avenue depuis l'élargissement récent des trottoirs.



Banquiers, employés, hommes d'affaires... et simples promeneurs se côtoient.



Les marchands de fleurs ont pignon sur rue.



Vous promettez de nous envoyer la photo n'est-ce pas ?



Amoureux de Tunis et "vadrouilleur" invétéré, le journaliste Tahar Ayachi aime à dévoiler les recoins méconnus de "sa" ville à ses compatriotes.



L'avenue est le principal lieu de rassemblement lors des grandes rencontres sportives, comme ici les supporters de l'équipe d'Algérie, à l'occasion de la Coupe d'Afrique des Nations 2004.



## Le théâtre municipal

Événement mondain s'il en fut, l'inauguration du théâtre eut lieu le 20 novembre 1902. Le lendemain, les journaux donnèrent autant de place au commentaire de la pièce, qu'à celle des tenues des personnes les plus en vue: "Quant à madame M, c'est en robe de la maison Paquin qu'elle apparut: robe blanche doublée vieux rose, corsage à la vierge: un mélange précieux de neige et de rose qui échappe à toute description. » Seuls les chapeaux des dames prêtèrent à critique...

Vaisseau amiral d'un temps révolu, il est l'un des rares théâtres Art Nouveau au monde. Deux ans furent nécessaires à sa construction, sur un sol marécageux stabilisé par des pieux de plusieurs dizaines de mètres. Mais, plus que cette prouesse technique, ce qui impressionna profondément les esprits fut le luxe de la décoration et... l'électricité.



Ali le machiniste, la mémoire vivante du théâtre, se souvient de tout : des Allemands et des Américains, mais surtout de Cerdan, De Gaulle et Gérard Philippe...



Le hall d'entrée du théâtre, avec statues, lustres et escaliers de marbre, préfigure le luxe de la salle de spectacle.



La splendide salle à l'italienne avant le remplacement des fauteuils, pour cause de grincement ! Au début du 20e s., les soirées de gala officielles y étaient organisées, comme lors de la visite du président Loubet en 1903.



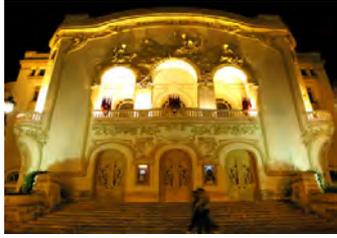
Détail de la décoration de la salle de spectacle.



Demandez le programme! La scène du théâtre a vu passer stars petites et grandes, des frères Jacques à Yehudi Menuhin en passant par Marthe Mercadier, Raf Vallone, Danielle Darrieux, François Périer et bien sûr Ally Ben Ayed, le Gérard Philippe tunisien.

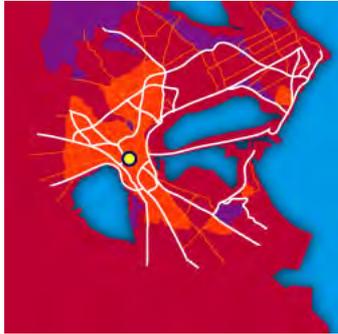


La première de Sidi Bnadem à l'endroit et à l'envers, de Moncef Souissi. "Et pour ce rôle, vous vous être imprégné du personnage?"



Demandez le programme! La scène du théâtre a vu passer stars petites et grandes, des frères Jacques à Yehudi Menuhin en passant par Marthe Mercadier, Raf Vallone, Danielle Darrieux, François Périer et bien sûr Ally Ben Ayed, le Gérard Philippe tunisien.

## La Médina



Formée autour du noyau initial de la mosquée Zitouna, à partir du 8e s., la Médina (1) a la baraka. Au contraire de ses soeurs méditerranéennes, Alger, Palerme ou Naples, son coeur historique n'a en effet jamais souffert de grand cataclysme. Ni incendie, ni tremblement de terre, ni éruption volcanique, ni raz de marée... Quant au dernier sac dont les Tunisois se souviennent, il remonte à 1535, lorsque les troupes de Charles Quint, appelées pour chasser le Turc Barberousse, se livrèrent au pillage pendant trois jours. La chance a encore été de la partie lors de la colonisation, quand les Français décidèrent d'implanter la ville moderne entre la Médina et le lac (autour de l'actuelle avenue Bourguiba), dans une lagune assainie. La technique occidentale a ainsi permis d'élever des immeubles sur des sols instables, jusqu'alors impropres à la construction, ce qui a évité d'avoir à détruire l'ancien pour construire du neuf. Finalement, les principaux outrages qu'ait subit la Médina remontent à l'époque de Bourguiba, quand la Tunisie tournait le dos à son passé, avec la destruction de l'enceinte, et la « gourbification » (2) de l'habitat. Il fut même alors envisagé de tracer une radiale traversant la vieille-ville de part en part ! Grâce au travail de quelques passionnés, la Médina est aujourd'hui l'un des ensembles urbains traditionnels les mieux préservés du monde arabe. Elle conserve, quasi intacte, son intégrité architecturale, mais aussi sociale et économique, ce qui lui vaut d'être classée sur la liste du patrimoine mondial par l'Unesco.



**Des souks bien ordonnés**



**La mosquée Zitouna**



**Médination**



**Sur le pouce**



**Les tourbets**



**Trésors de la médina**

## Des souks bien ordonnés



Souk des parfumeurs (el Attarine), des Turcs (el Trouk), du coton, de la laine, des étoffes (el Koumach), des femmes, des orfèvres, des esclaves (heureusement fermé depuis longtemps...), on trouve de tout dans la Médina. A chacun sa spécialité qui dicte d'ailleurs leur emplacement. Ceux situés près de la Grande mosquée, les plus nobles, ne suscitent aucune nuisance par l'odeur, le bruit ou l'usage de l'eau. Les étoffes, les parfumeurs, les marchands de fruits secs et les libraires, la laine sont proches de la mosquée, au contraire des tanneurs, poissonniers et forgerons, relégués à la périphérie.



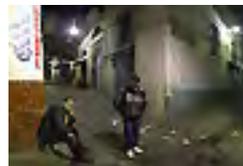
**Savoir-faire**



**Marchands de père en fils**



**Les souks de nuit**



**Un carrefour au cœur de la Médina**

## Savoir-faire

Chéchias, tapis, maroquinerie, bijoux... nombre de produits que l'on trouve dans les souks de Tunis proviennent de la Médina elle-même, qui fait figure de véritable conservatoire des artisanats.



La chéchia serait originaire de Tchétchénie, et serait arrivée en Tunisie via l'Espagne. Erigée en symbole par les indépendantistes, elle a évité le sort du fez turc, remis au musée. Le bonnet initial, tricoté à cinq aiguilles avec de la laine australienne, est plongé dans de l'eau bouillante et savonneuse pendant 15 à 18 heures, afin de feutrer la laine et la rendre ferme. Puis il est brossé et teint en rouge (plus rarement en noir et en gris). Placé pour finir sur une forme en argile, il accède enfin au statut de chéchia ! Les fabricants tunisiens, réputés dans tout le monde arabe, forment une corporation à laquelle on adhère après examen et parrainage. Chaque chéchia porte la marque de son fabricant.



Parfums d'Orient... pour tous les goûts.



Taoufik Ben Yakub, l'herboriste libyen, se sent aussi un peu médecin. « C'est une responsabilité, car il faut connaître le dosage, les propriétés des herbes. Pour la sinusite, j'ai de l'extrait d'huile de Nigella. J'ai ce qu'il faut pour les voies respiratoires, les voies sanguines, les blessures... Les serpents c'est contre la maladie du cancer. Il y a plusieurs manières de le préparer. Il faut enlever la tête et le derrière. Dans le sud tunisien, on soigne bien avec les serpents. »



Souvenir-minute de la Médina. "À quel nom?"



Le cours de maroquinerie comprend dix-sept stagiaires, dont quatre filles. Le métier, autrefois jugé dangereux, se féminise.



La Medersa El-Bachiya abrite une école d'apprentissage des métiers artisanaux : bijouterie, cuir, tailleur-brodeur. S'ils n'ont pas encore le prestige qu'on leur attribue en Europe, les métiers d'art offrent la garantie d'un emploi dans le souk.

## Marchands de père en fils

La richesse des souks, ne tient pas seulement aux mille et un objets que l'on trouve au fond des boutiques. Elle doit beaucoup à ces figures qui incarnent une manière de faire du commerce héritée d'un autre temps. Le moment passé ensemble paraît prendre plus de valeur que la transaction elle-même.



Chez Ali, Youssef et Taoufik Ben Hedi Chammakhi, antiquaires dans la Médina de père en fils. L'arrière-grand-père vendait des antiquités et du textile, et le père, qui a ouvert cette boutique en 1978, s'était spécialisé dans le textile.



Les deux frères ont abandonné leurs études pour assurer la continuité...



... ils ont constitué l'une des plus belles collections de textile de Tunisie, allant du 17e au 20e s.



La boutique occupe un édifice de la fin du 15e s., qui a conservé sa disposition initiale : cuisine avec hotte, mezzanine, chambres, pièce commune, cave...



Toute en alcôves, mezzanines, escaliers et recoins, elle a des allures de caverne au trésor où s'entassent tapis, trésors et objets les plus variés. (ed-dar.com/)



Maurice Serfati connaît tout le monde, et pas seulement dans la Médina : « Tati, c'est un copain à moi. Jean Drucker je le connaissais très bien celui là. Et Michel, il devait faire sa médecine ! Je connais tout le monde... Bruel, qui s'appelle Zguigui, j'ai connu son père. Michel Boujenah, qui était fiancé avec la fille Chala, d'origine de mère juive, qui était à La Presse ou au Petit Journal, et de père algérien, comme moi. Elle s'est mariée avec un Anglais, protestant. Lorsqu'elle a eu le garçon, elle m'a téléphoné et m'a dit : Maurice, qu'est-ce que je fais ? Où on va couper ? Chez les juifs, chez les Arabes ou chez les protestants ? ».



Chez Lévi, on n'a pas voulu moderniser la boutique, car les gens aiment la trouver telle qu'ils l'ont toujours connue. Sa famille, des juifs originaires de Grèce, s'est installée dans les souks en 1864, et a acquis la nationalité française en 1892. Certains sont restés, mais beaucoup ont quitté la Tunisie après l'indépendance. «Je travaille avec l'Inde, la Chine, la France... Nous faisons commerce de matière première de parfumerie, d'encens, de gomme, de fil de soie, de machines à coudre et d'autres produits chinois. Mais notre marché est tunisien à 95%. »

## Les souks de nuit

L'activité des souks se cale sur les horaires des prières. Elle prend fin plus tard en été, et durant le mois de Ramadan. Autrefois, les artisans arrivaient avec le lever du jour, et partaient au coucher du soleil.



Au détour d'une ruelle, une silhouette écarlate surgit dans la pénombre. L'homme est tout disposé à partager un peu de sa chaleur et de celle de son brasero.



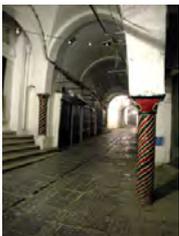
La nuit, il n'y a pas que les chats qui soient gris...



Le souk el Blat.



Le soir, en l'absence d'habitations, le quartier des souks se vide totalement. On n'entend que les chats et les chiens.



Certains, comme le souk de l'or ou celui des étoffes, sont fermés par des portes intérieures. La sécurité est prise en charge par les commerçants, qui appointent des gardiens avec des chiens pour arpenter les ruelles et les toits.



Au détour d'une ruelle surgit le minaret éclairé de la mosquée Zitouna, qui semble hors d'échelle avec les édifices alentour.



## Un carrefour au coeur de la Médina, rue de la Kasbah



Par où suis-je arrivé?

## La mosquée Zitouna



Saint des saints niché au cœur de la Médina, la mosquée Zitouna (« de l'Olivier »), ou Grande Mosquée, est l'une des plus sacrées et les plus anciennes de Tunisie. L'édifice original, élevé par les Omeyyades en 732, fut détruit au milieu du 9ème siècle par l'émir aghlabide Ibrahim Ibn Ahmed, pour en construire un plus grand. Celui-ci fut lui-même agrandi et rénové au siècle suivant, puis une nouvelle fois, par les Turcs, au 17ème siècle. Dès sa fondation, la mosquée a accueilli une université dont la renommée s'étendait à toute l'Afrique du Nord. Le fameux historien Ibn Khaldoun y enseigna. Plus surprenant, la mosquée était également un lieu de négoce et d'échanges commerciaux.



La cour à portique



Le minaret



La salle de prière



La salle de prière en 360°

## La cour à portique

L'espace de la cour intérieure est délimité par trois galeries couvertes à colonne, qui fut construite par les Turcs au 17e s.



Côté nord, la galerie surélevée qui domine les souks respandit de lumière au coeur de la nuit.



En granit ou en marbre blanc ou gris, les colonnes proviennent vraisemblablement de Carthage.



Elles sont coiffées de chapiteaux corinthiens ou byzantins. Leur taille, ainsi que celle des socles, varie pour compenser la différence de hauteur des colonnes.



Les jours de grande affluence, la salle de prière ne peut contenir tous les fidèles, qui prennent place à l'extérieur, dans la cour.



Si le sol de la cour penche, c'est en raison de la présence de citernes souterraines alimentées par l'eau de pluie. Autrefois utilisées pour les ablutions ou en période de sécheresse, elles sont toujours entretenues.



Au 10e s., la cour intérieure fut dotée d'une galerie coiffée d'une splendide coupole sur le côté qui précède la salle de prière.

## Le minaret

Le minaret a été démoli pour être surélevé au 19<sup>e</sup> s., car avec l'extension de la ville, il ne dominait plus l'ensemble urbain comme il se doit. Il culmine aujourd'hui à 44 m.



Le minaret de la Zitouna est visible de partout dans la Médina.



Il révèle un plan massif et de section carrée, à l'instar des modèles ayant cours dans le Maghreb.



Avec son entrelacs de pierre clair sur fond plus sombre, il reprend les dispositions des minarets almohades.



Accéder au sommet du minaret, qui offre une vue imprenable sur la Médina, est un privilège rare.



Le Muezzin lance son appel à la prière à l'aide de haut-parleurs, à l'exception du vendredi, où sa voix est diffusée naturellement, comme autrefois.





## La salle de prière

La salle de prière, ou haram de la Grande mosquée peut contenir 2000 fidèles. Diverses fondations religieuses ayant la charge de récolter des fonds pour l'entretien, l'achat des nattes et de l'huile pour les lampes, gravitaient autour de la mosquée. Certaines avaient la responsabilité de la nourriture pour les pigeons de la mosquée, ou la lecture du coran 24h sur 24.



Dans le rite malékite (1) le cérémonial est réduit à la plus grande simplicité. Il n'y a pas d'emplacement réservé aux notables, les premiers arrivés s'installent où ils le souhaitent, quelle que soit leur position sociale. Comme toujours, les femmes prient dans un espace réservé.

(1) Le rite malékite : l'un des cinq courants reconnus de l'islam sunnite. Très implanté en Tunisie, il prône la tolérance et l'égalité.



Avec ses arches et son décor sculpté, la salle de prière de la Grande Mosquée est une merveille de l'art musulman. Les armoires le long des murs contenaient autrefois les livres précieux de la célèbre université, aujourd'hui conservés à la bibliothèque nationale.



La chaire (minbar) en bois du 10e s., du haut de laquelle l'imam prononce son prêche, n'est employée que le vendredi. Placée sur des rails, elle est remise à l'écart le reste du temps.

## La salle de prière en 360°



La salle de prière de la Grande Mosquée offre une débauche de tapis soyeux et de lustres italiens suspendus au milieu d'une forêt de 184 colonnes de marbres.

## Médination



Chaque quartier de la Médina a sa culture, et les rivalités peuvent être fortes. Ainsi, le faubourg nord supporte le club de foot l'Espérance sportive de Tunis, tandis qu'à l'autre extrémité, c'est le quartier du grand club rival l'Africain. La Médina connaît aussi une sectorisation sociale. Tourbet El Bey est historiquement un quartier aristocratique, avec une population de juges et de politicien, tandis que la rue du Pacha est celui des militaires et des hommes d'affaires. On trouve les quartiers populaires autour des activités moins nobles, près des tanneurs et des herboristes, dans le sud de la Médina.



**De la Kasbah à la porte de France**



**Paraboles métaphoriques**



**Portes et passages**

## De la Kasbah à la porte de France

Bâtie au cours de la première moitié du 12e s., la forteresse de la Kasbah flanquait le flanc ouest de la médina. Une statue se dresse désormais au centre du périmètre, occupé par les principaux organes du pouvoir : gouvernement, hôtel de ville, palais de Justice...



Le "Memorium" dressé devant l'hôtel de ville de Tunis.



La place du Gouvernement, près de la Kasbah, est le centre du pouvoir avec le ministère des Finances et le "Premier ministre".



Venant de la ville moderne, l'avenue Bourguiba vient se heurter à l'ancienne Porte de France, qui a retrouvé son vieux nom de Bab el-Bahr (« porte de la Mer »), en souvenir de l'époque où elle se trouvait au bord de l'eau. Point d'union entre la ville moderne et la vieille ville, ce petit arc de Triomphe construit en 1848 se dresse sur la place des Victoires, légèrement désaxé.



Derrière Bab el-Bahr, se dresse la façade blanche de l'ambassade du Royaume-Uni, avec sa superbe porte cloutée bleue. Il s'agit de la dernière représentation diplomatique présente dans la vieille-ville.



La nuit tombe sur Tunis. Seuls le minaret de la mosquée Zitouna et le quartier du gouvernement apparaissent éclairés dans la pénombre.



## Paraboles métaphoriques

Emblèmes de modernité hérissant les toits de la vieille ville, les paraboles ont poussé comme des champignons dans toutes les directions. Destinées à capter les chaînes internationales, dont le public tunisois est très friand, elles sont comme une fenêtre ouverte sur le monde.



## Portes et passages

Une vieille règle autorisant la « propriété de l'air » permet de couvrir les passages pour un usage privé... à condition que la hauteur de la voûte permette le passage d'un chameau chargé, et que le propriétaire de la maison d'en face donne son accord.



La création de voûtes en berceau permet de répondre au besoin d'extension des maisons, et créa des espaces ombragés ponctués de puits de lumière.



Le visiteur qui arpente la Médina a ainsi parfois l'impression de parcourir un long tunnel. Vues des terrasses de la médina, ces voûtes ressemblent à un énorme serpent se faufilant à travers les souks.



Arpenter la Médina, c'est se perdre, être bousculé, perdre son temps...



...croiser des gens que l'on connaît ou saluer des inconnus, ce qui est plus rare, car tout le monde se connaît un peu.



La porte principale d'une demeure est appelée bab el helia (« avec parure »). Le modèle initial comprenait des linteaux en marbre.



La porte dite orientale, s'ouvre par un arc brisé. Les deux battants ne sont ouverts que dans les grandes occasions. Les habitants de la Médina mettent un grand soin à décorer leurs portes, seule coquetterie relevant des façades d'ordinaire très sobres.



## Sur le pouce



Qu'il s'agisse de déguster un café ou un thé à la menthe, de manger un morceau ou de fumer une chicha, les lieux de convivialité sont nombreux dans la Médina, mais ils sont généralement réservés aux hommes.



**Casse-croûte**



**Thé chicha, ou t'es pas chicha?**



**Pause chicha**

## Casse-croûte

Sandwich à l'harissa, pâtisseries... la gastronomie tunisienne réserve quelques heureuses surprises à l'estomac ainsi qu'au portefeuille.



## Thé “chicha“, ou t'es pas “chicha“?

Le matin, après un repas, ou en fin de journée... il n'y a pas d'heure pour la chicha, à condition de réunir une compagnie agréable. La chicha, ou narghilé, se fume de préférence au café, généralement avec des amis. On se repasse alors le tuyau de bouche en bouche.

([www.raken.com/style/fr/historique/narguiles.asp](http://www.raken.com/style/fr/historique/narguiles.asp), [www.otunisie.com/](http://www.otunisie.com/), [www.parisobs.com/articles/p60/a9886.htm](http://www.parisobs.com/articles/p60/a9886.htm))



Il dispose le tombac (une plante proche du tabac et préalablement parfumée) autour d'un morceau de charbon incandescent...



... et aspire à l'aide d'un tuyau la fumée qui passe par un réservoir rempli d'eau, produisant un bruit d'ébullition caractéristique.



A défaut de compagnie, le fumeur de chicha se contentera sans barguigner du journal du jour.

## Les tourbets



Les tourbets sont des mausolées abritant les dépouilles de personnalités non religieuses, généralement des princes. De tradition turque, et non tunisienne, ils constituent l'une des traces les plus visibles de l'occupation ottomane dans la Médina (formellement de 1574 à 1918).



**Le tourbet Ali Pacha**



**Le tourbet El-Bey**



**Grand angle sur le tourbet Ali Pacha**



**Grand angle sur le tourbet El-Bey**

## Le tourbet Ali Pacha

Accolée à la medersa El-Bechir, le tourbet Ali Pacha fut élevé par le souverain au 18e s., pour accueillir sa dépouille. Il a aujourd'hui perdu presque toute trace de sa destination initiale, et abrite une association d'anciens élèves.



Le tourbet Ali Pacha accueille aujourd'hui l'association d'anciennes élèves du lycée de jeunes filles Louise-René Millet.



Sous les arches sculptées en dentelle du patio, les murs en céramique...



... sont couverts de photos jaunies surgies tout droit d'une autre époque : concours de danse, pièce de théâtre, gala de fin d'année, etc.



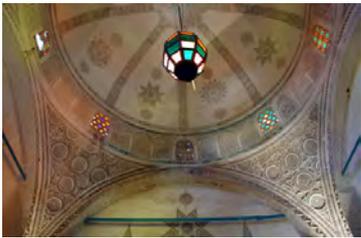
La célèbre coupole du tourbet, et son splendide décor de stuc.



« Trois choses qui, plus elles sont vieilles, mieux elles sont : le puits, le hammam et l'ami. » Proverbe arabe

## Le tourbet El-Bey

Le plus grand tourbet de la Médina (18e s.) abrite les dépouilles des princes husseinites. Le gardien des lieux raconte avec une émotion non feinte l'histoire de cette fille de ministre enterrée ici. La cérémonie achevée, le gardien de l'époque entendit un appel au secours. Passant outre la crainte d'être pris pour un fou, il alla chercher la famille qui accourut, mais la voix s'était tue. Au 40e jour, quand la tombe fut ouverte pour édifier une sépulture définitive, le corps de la jeune femme gisait accroupi, comme si elle avait tenté d'ouvrir son tombeau de l'intérieur...



Sous la coupole, un subtil jeu de lumière et de couleur sur fond blanc.



Le choix de la couleur pour les céramiques ne doit rien au hasard. Le bleu est ainsi réputé chasser les moustiques.



La salle des souverains est décorée de panneaux en marbre polychrome à l'italienne.



Sur un tombeau, le turban est plus ou moins volumineux et plus ou moins savamment disposé selon le rang du défunt.



La tombe de certains dignitaires musulmans est ornée de poèmes, et parfois d'une étoile de David, simple signature de l'artisan juif ayant réalisé l'ouvrage.

## Grand angle sur le tourbet Ali Pacha



Le décor en marqueterie de marbre du tourbet Ali Pacha est directement d'inspiration italienne.

## Grand angle sur le tourbet El Bey



Construit au 18<sup>e</sup> s., dans le quartier sud de la Médina, le tourbet El Bey est la dernière demeure de nombreux princes husseinites, ainsi que de leurs femmes et de certains dignitaires du régime.

## Trésors de la médina



Une double logique régit l'ordonnancement de la maison traditionnelle dans la Médina : respect de l'intimité de la vie familiale, et repli face au tumulte de la rue. Un hadith du prophète en fixe le principe : « veiller en toute circonstance aux rapports de bon voisinage ». Cette règle, parfaitement intégrée à tous les aspects de la vie sociale, s'avère essentielle dans un tissu urbain aussi dense et intriqué.



**Le Dar Lasram et le club  
Tahar Haddad**



**Le patio du Dar Lasram**



**Dar El-Jeld - Le Diwan**



**Le palais Kheïreddine**

## Le Dar Lasram et le club Tahar Haddad

Khadija Lasram Kamoun, la directrice du Club culturel Tahar Haddad, évoque la vocation du centre, ainsi que ses différentes activités. Le club porte le nom de Tahar Haddad, un grand penseur et réformateur tunisien mort vers 1936, à l'âge de 30 ans. Auteur de deux ouvrages fondamentaux, sur le mouvement ouvrier tunisien et sur les femmes, il est considéré comme le premier féministe du pays.



Le club occupe les anciennes écuries du Dar Lasram (fin 18e s.), situé au au premier étage. Le hasard veut que ce soit l'ancienne résidence de ma famille... où j'ai vécu toute mon enfance.



“Le club possède une bibliothèque et organise des ateliers. Surtout, nous programmons régulièrement des concerts et des expositions. En février, nous organisons le Mois de la musique, axé sur la pop occidentale, le rock, le jazz. L'idée c'est de promouvoir des groupes qui ne sont pas nécessairement connus.”



Le Dar Lasram fut le premier projet de rénovation mené à bien par l'Association de Sauvegarde de la Médina... qui y a élu domicile.



De nos jours, de plus en plus de patios sont recouverts, afin d'augmenter la surface habitable, mais au détriment de la luminosité.



Les fenêtres en encorbellement du Dar Lasram.

## Le patio du Dar Lasram



De l'extérieur rien, ou presque, ne distingue la maison du riche de celle du pauvre, qui affichent toutes deux, modestie et humilité. A l'intérieur des demeures les plus prospères, en revanche, libre cour est donné aux décorations et aux mobiliers les plus fastueux. Le pivot de la maison est assurément le patio central, à ciel ouvert, qui pourvoit en lumière et assure la régulation de la température.

## Dar El Jeld - Le Diwan

Certaines des plus belles demeures de la médina ont été transformées en restaurant de luxe, où se retrouve la jet-set tunisoise. Le président Ben Ali et son homologue français Jaques Chirac figurent parmi les personnalités ayant honoré les lieux de leur présence...

[www.dareljeld.tourism.tn/](http://www.dareljeld.tourism.tn/)



Animation musicale...



... service soigné...



... et souriant...



... dans un décor traditionnel...



... avec mobilier et panneaux de céramiques d'origine...



... pour une ambiance romantique garantie.



## Le palais Kheïreddine

Le palais Kheïreddine est l'ancienne demeure d'un mamelouk caucasien, au destin extraordinaire. Offert comme esclave à Ahmed Bey, à l'âge de 17 ans, il gravit tous les échelons jusqu'à devenir président du Grand conseil, en 1873. Personnage très populaire, il entreprend une oeuvre de réforme mais doit se retirer sous la pression de l'entourage du bey, et meurt à Istanbul, en 1889. Bâti en 1860, le palais Kheïreddine a ensuite connu diverses affectations, notamment un tribunal et une école.



Sa rénovation achevée, il prétend aujourd'hui au titre de musée de la Ville...

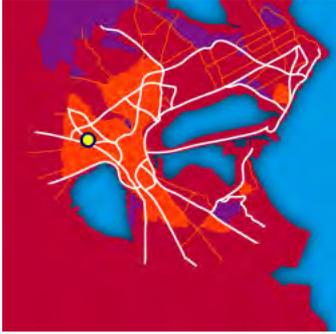


... mais l'appellation semble un peu prématurée, en l'attente de collections permanentes.



A terme, le musée occupera également l'ancienne école israélite adjacente, qui nécessite une sérieuse rénovation.

## Le musée du Bardo



Installé dans l'ancienne demeure des Beys de Tunis (19<sup>e</sup> s), qu'il partage avec l'Assemblée nationale, le musée du Bardo passe pour être l'un des plus beaux du monde, et règne en tout cas en maître incontesté de la mosaïque antique. Même Rome ne dispose pas de collections comparables !

Les collections couvrent les périodes préhistorique, punique, romaine, paléochrétienne et arabo-islamique. La statuaire grecque est le fruit des campagnes archéologiques sous-marines menées au large de Mahdia.  
[www.di.com.tn/museebardo/](http://www.di.com.tn/museebardo/)



**Mosaïques et céramiques**



**Hommes de marbre et de bronze**



**Le Palais du Bey**



**La salle de Carthage romaine**

## Mosaïques et céramiques

La Tunisie est, depuis l'Antiquité, le pays de la mosaïque et de la céramique, caractérisées par une maîtrise de la technique, un raffinement des couleurs et une variété du répertoire et des compositions. Puniques, Romains, Arabes. Andalous, Ottomans... ont tous contribué à hisser des deux formes d'art figuratifs à des sommets.



Ce portrait de Virgile découvert à Sousse (3e s. ap. J.-C.) est considéré comme "la Joconde" du Bardo. Le poète est représenté entre Calliope, muse de la poésie, et Melpomène, muse de la tragédie. Il tient dans sa main un parchemin portant le huitième vers de son *Enéide*.



Fragment d'une mosaïque marine du 5e s. provenant de Carthage, où monstres aquatiques, animaux marins et naïades se côtoient dans un univers fantastique.



Le Dieu Neptune et les quatre saisons, ou Triomphe de Neptune, porte l'art de la mosaïque à son apogée. Découvert dans la région de Sfax, il remonte au 2e s. ap. J.-C.



Dans cet épisode, l'un des plus fameux de L'*Odyssée*, Ulysse est attaché au mat du bateau pour guider ses compagnons, qui se sont bouché les oreilles avec de la cire, sans céder au chant des sirènes.



L'art de la céramique en Tunisie doit beaucoup aux apports extérieurs, notamment aux Andalous chassés d'Espagne après la Reconquista.



Les Ottomans ont quant à eux généralisé les compositions architecturales et florales d'une grande richesse chromatique.



## Hommes de marbre et de bronze

La statuaire, également très bien représentée au Bardo, témoigne de la place centrale de l'Ifriqiya dans la Méditerranée antique.



Au large de Mahdia, des pêcheurs d'éponges ont découvert, par 40 m de fond, l'épave d'un navire grec qui fit naufrage au 1er s. av. J.-C., avec sa cargaison d'œuvres provenant probablement d'un pillage réalisé à Athènes. Son ancre a été reconstituée.



Ce Eros en bronze, initialement pourvu d'un arc, compte parmi les plus belles pièces remontées lors des fouilles sous-marines au large de Mahdia.



Le nez tranché de cette statue témoigne du passage des Vandales au 5e s.



Buste féminin d'époque romaine.



Cette statue romaine tardive est l'une des plus atypiques du musée.



L'énorme pied de la statue de Jupiter, chaussé d'une sandale...

Au centre de la salle du Mausolée trône un grand tombeau provenant de Carthage.



## L'ancien palais beycal

Avant d'abriter les chefs d'oeuvre des arts puniques, romains et islamiques... le musée fut la résidence privée des beys de Tunis. Il s'inscrivait au coeur d'un véritable complexe beycal, comportant souk, hammam, mosquée, caserne... Le souverain était totalement coupé de la vie de la cité.



Le plafond du patio et la galerie baignée de lumière.



Le décor de stuc de la coupole, de style oriental, coiffe un lustre italien.



L'une des plus grandes fresques du musée.



Les splendides plafonds en marqueterie de bois polychrome du palais témoignent du faste de la cour.



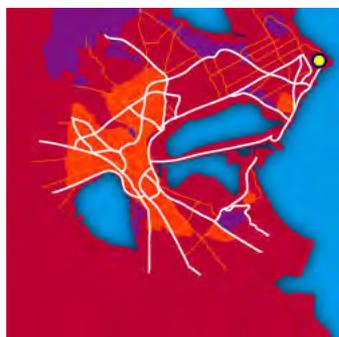
L'entrée du musée.

## La salle de Carthage romaine au Bardo



L'ancien patio du palais beycal sert d'écrin à de somptueuses statues et mosaïques exhumées à Carthage. Au centre on distingue un autel dédié à la famille de l'empereur Auguste.

## Sidi Bou Saïd



Sidi-Bou-Saïd doit à sa réputation de plus beau village de Tunisie d'avoir servi de refuge à quantité d'artistes au 20e s. Mais pour les Tunisiens, il est avant tout un lieu d'une mysticité fervente. Fondé par un saint (sidi) : Bou Saïd, qui y fonda un ermitage, il s'avère être fréquenté par des confréries soufiques qui pratiquent la transe au moyen de la musique.



**Le café des Nattes**



**Le palais du baron d'Erlanger**



**Partie de pêche à Sidi-Bou-Saïd**



**Des petits cubes blancs accrochés à la colline...**

## Le café des Nattes

Le célèbre café des Nattes a vu passer André Gide, Henri de Montherlant, Georges Bernanos, Paul Klee et Simone de Beauvoir... entre autres célébrités.



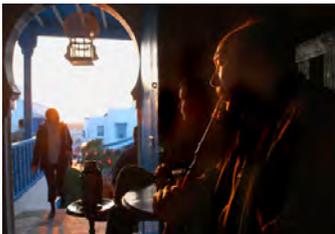
Situé au bout de la rue principale du village, il possède une salle unique et deux petites terrasses suspendues.



Quand le café est bondé, les consommateurs s'installent sur les marches, à même les nattes.



Le chant du canari est la signature musicale du lieu.



Dans un rituel immuable, les fumeurs de chicha se succèdent ici depuis des générations.



Le décor est digne des Mille et Une nuits.



Le lieu est propice à la convivialité.



## Le palais du baron d'Erlanger



Le palais, qui abrite le Centre des Musiques arabes et méditerranéennes, est le lieu où a pris corps le projet de renaissance et de sauvegarde du patrimoine de la musique malouf (1), au début du 20e s. Il organise colloques, publications et manifestations, en collaboration avec les autres pays arabes, de l'Irak au Maroc en passant par l'Egypte. (1) Le malouf, qui signifie littéralement "conforme à la tradition", désigne en Tunisie la musique arabo-andalouse.



**L'espace musée du palais d'Erlanger**



**Ennejma Ezzahra, le palais du baron d'Erlanger**



**Les salons du palais d'Erlanger**



**Le rez-de-chaussée du palais d'Erlanger**

## L'espace musée

Le centre abrite une collection d'instruments de musique arabes.



Le rebab (au fond) et le darbouka, deux instruments clés de la musique arabo-andalouse.



Le violon occidental a trouvé sa place dans le répertoire musical arabe.



Mounir Hentati, conservateur du centre, au milieu des instruments de sa passion.



Tabal aux couleurs de la Tunisie.



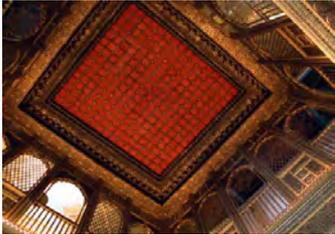
Mourad Sakli, le directeur du centre.

## Ennejma Ezzahra, le palais du baron d'Erlanger

Grâce à la fortune accumulée par son père, un financier qui avait contribué à ruiner le pays, le baron d'Erlanger fit bâtir un somptueux palais arabo-andalou dominant la mer. Orientaliste passionné, il y donna libre court à son goût pour la peinture. Surtout, il en fit un endroit de rencontre des plus grands interprètes de malouf, la musique arabo-andalouse classique. Il existe malheureusement peu d'enregistrements des joutes musicales qui furent données en ces lieux.



Un coin du salon de musique: luxe et volupté...



Les boiseries polychromes du palais.



Les galeries du grand salon, de style arabo-andalou.



Au premier étage de la galerie des colonnes.



Le baron d'Erlanger a largement contribué à fixer et à remettre au goût du jour la musique arabe classique au début du 20e s.

## Les salons du Palais du Baron d'Erlanger



Les salons du premier niveau dispensent avec un égal bonheur, fraîcheur et lumière.

## Le rez-de-chaussée du Palais d'Erlanger



Marbres, céramiques, stucs, colonnes géminées et décor orientalisant... le palais a été entièrement rénové après son acquisition par l'État tunisien, à la fin des années 1980.

## Partie de pêche à Sidi-Bou-Saïd

Malgré l'importance du tourisme, Sidi-Bou-Saïd n'a pas oublié sa vocation de village de pêcheurs.



“On pose les filets le soir, parce qu'ils sont moins visibles par les poissons, et on va les chercher tôt le matin. Les prises sont vendues directement sur les quais.”



Le petit port de pêche et de plaisance, au bas de la colline de Sidi-Bou-Saïd.



“Avec les petites barques il est interdit de pêcher loin des côtes. On jette les filets à 15 minutes d'ici à peine.”



“Il y a la saison des poulpes, des seiches, des mulets, des dorades... mais le maquereau est réservé à la pêche hauturière”.



“Il paraît que le mérrou revient?”



Pause sur la plage, pour trois étudiantes de l'école de Design de Sidi-Bou-Saïd.



## Des petits cubes blancs accrochés à la colline...

Avec ses maisons cubiques blanches aux fenêtres et aux portes bleues, Sidi-Bou-Saïd évoque la Méditerranée éternelle, telle qu'on la retrouve d'un bout à l'autre du bassin, notamment en Grèce. Le village a gardé une part de cette authenticité qui a séduit nombre de peintres de Paul Klee à Jella Ben Abdallah.



Les maisons semblent se chevaucher les unes les autres.



Moucharabieh et grilles bleues rehaussent les façades blanches lumineuses.



L'automne à Sidi-Bou-Saïd a d'autres couleurs...



Cette porte au décor soigné cache peut-être un petit bijoux d'architecture intérieure, comme le village en compte tant...



"Ici habite..."

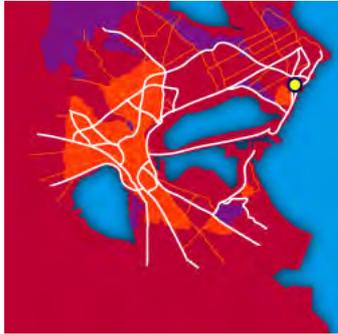


Le cimetière musulman, avec ses sépultures modestes, comme le veut la tradition, domine le village.

Le village a su se préserver d'une trop forte densification de l'habitat.



## Carthage



Delenda quoque Carthago affirmait le Romain Caton l'ancien, jaloux de la prospérité de la capitale punique. Depuis sa fondation par les Phéniciens, vers 814 av. J.-C., la cité a en effet connu gloire et déchéance. Maîtresse du commerce de la Méditerranée occidentale sous les Puniqes, elle paraît à même de mettre un terme aux ambitions de Rome, sous la houlette de Hannibal, avant d'être totalement détruite, puis reconstruite, sous le nom de Colonia Junonia. Loin de ce passé agité, Carthage est aujourd'hui une banlieue chic et élégante de la capitale, mais elle a su garder une partie de son pouvoir passé, puisque la présidence tunisienne y a établi sa résidence.



**L'Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts**



**Carthage antique**



**L'Institut national des sciences et technologies de la mer**



**La nouvelle mosquée Al Abidine**

## L'Académie tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts

L'Académie organise toute sorte de manifestations et d'expositions, comme cela a été le cas sur la calligraphie. Surtout, chaque année se tiennent les rencontres internationales de Carthage, avec des participants originaires des deux rives de la Méditerranée. Le réel et l'imaginaire dans le politique, les sciences et les arts, ou comment réconcilier l'homme avec son imaginaire, tout en prenant le réel au sérieux ; le religieux et le politique, avec Jean Delumeau ; la culture de l'économie, avec Edgar Morin ; le thème de la vie avec des astrophysiciens, des généticiens et des biologistes... le programme est ambitieux, et les invités, de haut vol. Ces manifestations permettent aux intellectuels tunisiens d'être au courant des grands moments de la culture mondiale. Elles ont également pour but de montrer que les Arabes ont des choses à dire, et que leur culture participe à l'universel. Elles donnent évidemment lieu à des publications.

Président de l'Académie, le sociologue et philosophe Abdelouahab Bouhdiba est l'auteur d'un classique : *La Sexualité en islam*, maintes fois réédité. Il y décrit les trois concepts qui, selon lui, définissent la vision islamique de la sexualité : misogynie, mysticisme et luxure, que l'on peut traduire par l'oppression des hommes sur les femmes, la capacité à sublimer, et la jouissance, ou « défoulement » des hommes. Il s'est également intéressé à la question de la modernité, et de l'identité tunisienne : « Une identité n'est jamais fermée ». Abdelouahab Bouhdiba n'oublie pas de mentionner sa dette à ses maîtres Merleau-Ponty, Gaston Bachelard et Paul Ricoeur, mais aussi Saint-Exupéry et Raymond Queneau.



Abdelouahab Bouhdiba pose devant le fac-similé d'un ouvrage de poésie écrit au 13e s., à Bagdad, en l'honneur de Mahomet : « Préservez-moi, mon Dieu, de toute parole non suivie d'action. »



L'ancien palais Zarouk fut construit au 19e s. par un ministre de la guerre, avant de passer au 20e s. dans le giron des beys husseinites, jusqu'à l'abdication du dernier d'entre eux, Lamine, en 1957.



Le champ couvert par les travaux de l'académie va de la poésie à la philosophie en passant par la sociologie.



Lamine Bey fit modifier les fresques du plafond et recouvrir le patio.



La terrasse du palais donne sur la baie de Tunis.



Un kiosque sur pilotis, aujourd'hui disparu, permettait aux femmes du palais de se baigner à l'abri des regards.



C'est dans cette même salle que Pierre Mendés-France proclama l'autonomie interne de la Tunisie, le 31 juillet 1954.

## Carthage antique



Faut-il « redétruire » Carthage ? A cette question iconoclaste, les archéologues, à n'en pas douter, répondront par l'affirmative. Sous les ruelles propres et les résidences luxueuses qui ont poussé comme des champignons au lendemain de l'Indépendance, gisent en effet les ruines jamais fouillées des cités punique et romaine. Depuis 1973, cependant, la Tunisie a entrepris de reprendre les fouilles là où cela demeurerait possible, et de sauvegarder les sites en péril. Ces travaux ont eu le mérite d'améliorer considérablement notre connaissance de cette période. S'il reste difficile de distinguer les traces de la cité punique qui fit trembler Rome sous Hannibal au 3<sup>e</sup> s. av. J.-C., le site reste porteur d'une intense charge émotionnelle. Et par une ironie de l'histoire, la cité romaine bâtie sur les ruines puniques a elle-même subit les outrages du temps, sous les Vandales, puis les Arabes...

[www.unesco.org/courier/1999\\_09/fr/signes/txt1.htm](http://www.unesco.org/courier/1999_09/fr/signes/txt1.htm)

[www.ac-versailles.fr/etabliss/clg-guimoc-gennevilliers/punic/webibpunic.htm](http://www.ac-versailles.fr/etabliss/clg-guimoc-gennevilliers/punic/webibpunic.htm)

[www.ifrance.com/hannibalclub/020.HTM](http://www.ifrance.com/hannibalclub/020.HTM)



**Le musée national**



**Le parc des thermes d'Antonin**



**Le parc archéologique des maisons romaines**



**Les ports puniques**

## Le musée national

Installé au sommet de la colline de Byrsa, dans l'ancien couvent des Pères blancs adossé à la cathédrale, le musée occupe un site splendide, avec une vue imprenable sur Carthage et la baie de Tunis.



Sur ce plan de Carthage et de ses environs à l'époque antique, où le tracé de la côte apparaît sensiblement différent, la cité se trouve à la pointe d'une presqu'île.



Le musée possède quelques belles mosaïques, mais les plus belles pièces sont exposées au musée du Bardo.



L'ancienne cathédrale Saint-Louis, bâtie à la fin du 19e s. à l'instigation du cardinal Lavignerie, évoque le souvenir du roi de France mort ici de la dysenterie en 1270.



A deux pas du musée, les ruines d'un quartier d'habitation punique (3e-2e s. av. J.-C.) ont été mises au jour sous le forum construit par les Romains au 1er s. av. J.-C.



Au 2e s. av. J.-C, la cité fut victime de la furie destructrice des Romains qui élevèrent en lieu et place une énorme superstructure (dont on aperçoit ici les piliers) pour supporter leur nouveau forum.



Les fouilles continuent sur le site.

Souvenirs de Carthage...



## Le parc des thermes d'Antonin

En dépit de leur état de ruine, les bains d'Antonin, construits par les Romains au 2<sup>e</sup> s., constituent l'un des ensembles les plus évocateurs de la grandeur passée de Carthage. Seuls subsistent les sous-sols – les anciens espaces de service –, et quelques colonnes redressées. Le complexe, qui comprenait piscines, salles de sport, bains chauds, bains froids, vestiaires... s'ordonnaient autour d'une vaste esplanade. Les Romains y venaient pour l'hygiène mais aussi pour le sport, le délassément et la sociabilité.



Placés en bord de mer, au milieu de palmiers, les thermes occupent un site splendide depuis toujours.



Les murs et les voûtes épaisses donnent une idée des dimensions colossales des bains, qui comptaient parmi les plus prestigieux de l'antiquité.



Les bains, où l'on passait parfois des journées entières, formaient une composante essentielle de la sociabilité.



Certaines colonnes ont été relevées afin de donner une idée des dimensions colossales du frigidarium (1000 m<sup>2</sup>), la salle des bains froids. La plus haute mesure 15 m.



Le paysage de la baie de Tunis avec au loin le cap Bon, tel que les Romains du 2<sup>e</sup> s. pouvaient l'apercevoir depuis les bains...

## Les villas romaines

Planté sur le versant oriental de la colline, cet ancien quartier d'habitation romain, situé à proximité du théâtre, est aujourd'hui envahi par la végétation. Relativement peu spectaculaire, le site a pourtant fourni au musée du Bardo quelques unes de ses plus belles mosaïques de pavement qui nous renseignent sur la prospérité de la paysannerie aisée à l'époque romaine, capable de s'offrir de somptueuses demeures patriciennes.



Le tracé des rues pavées dessine le plan à angle droit de la cité et sépare les différents insulae.



La maison dite de « la volière » doit son surnom au thème de sa splendide mosaïque.



Construite au 3e s., elle a été aménagée en antiquarium et ses colonnes ont été relevées.



Les Vandales ou d'autres envahisseurs sont passés par là...



Le site est encore loin d'avoir livré tous ses secrets.



Près de 2000 ans plus tard, avec ses luxueuses demeures et ses rues bordées de palmiers, Carthage est toujours un quartier chic...



## Les ports puniques

Depuis ces deux étendues d'eau paisibles, les Puniques ont commandé à la destinée de toute la Méditerranée occidentale dans l'Antiquité. Long de 600m, le port marchand (3e s. av. J.-C.) communiquait avec le port militaire, d'un diamètre de 325 m, par un chenal de 20 m. Un haut mur en cachait la vue aux yeux de tous. Le fond des deux bassins était dallé. Côté mer, l'ensemble était masqué par une haute enceinte défensive. Le dispositif particulièrement ingénieux qui permettait de faire disparaître la flotte militaire ne fut découvert par les Romains qu'au court de la troisième guerre punique. Environ 200 galères, mesurant jusqu'à 40 m, pouvaient y tenir, à flot ou en cale sèche, sur des rampes couvertes. Après la destruction de Carthage par les Romains, en 146 av. J.-C., le port fut reconstruit par les nouveaux occupants suivant le même plan, mais avec des installations différentes.

[www.usenghor-francophonie.org/enseig/pc/cours/musee\\_site2/modules/module7.htm](http://www.usenghor-francophonie.org/enseig/pc/cours/musee_site2/modules/module7.htm)



Plan du port de Carthage à l'époque punique. Le port de commerce rectangulaire masque l'entrée du port militaire, de forme circulaire.



De nos jours, un petit pont sépare les deux ports, d'où l'on aperçoit la colline de Byrsa et l'ancienne église Saint-Louis.



Terrain de guerre des anciens, terrain de jeux pour gamins...



Punique, romain, vandale ou islamique ?

Vue du port militaire depuis l'îlot central, où s'élevait le poste de l'amirauté.





Le petit chenal qui permet d'accéder directement à la mer depuis l'ancien port militaire a été aménagé ultérieurement.



Le site avant qu'il ne soit envahi de résidences élégantes avec, au centre, l'institut national des sciences et technologies de la mer.

## L'Institut national des sciences et technologies de la mer



Outre l'étude et la préservation du milieu marin et de sa biodiversité, la vocation de l'institut est de mener des recherches en biologie des organismes marins, ou d'étudier les phénomènes de dynamique des courants, qui permettent notamment d'anticiper les effets d'une éventuelle pollution accidentelle dans la lagune de Bizerte en particulier. Les informations récoltées sur l'évolution des ressources, et l'établissement de cartes marines, permettent aux pêcheurs une exploitation plus rationnelle. L'institut travaille en collaboration avec l'ensemble des pays du bassin méditerranéen occidental.



l'Institut national des sciences et technologies de la mer



Le navire Hannibal



De la mer à l'étal

## L'institut et le Musée océanographique

Situé au lieu-dit Salammbô, en l'honneur du roman de Flaubert, le centre occupe un vénérable édifice posté entre les deux ports puniques. Les laboratoires de pointe et les chercheurs de haut niveau avoisinent les galeries poussiéreuses du musée, qui semblent appartenir à une autre époque.



Un squelette de cétacé trône devant l'entrée du musée.



Une chercheuse au travail dans les laboratoires de l'institut.



La bibliothèque renferme une merveilleuse collection de 45000 ouvrages, dont les plus vieux remontent à plusieurs siècles.



Déposées pour rénovation, les fresques de l'institut sont sous bonne garde.



Le musée possède une collection de poissons morts...



... et vivants, comme cette murène.



## Le navire Hannibal

Acquis dans le cadre de l'aide financière non-remboursable (don) du Gouvernement Japonais, le navire Hannibal , qui passe en moyenne 140 jours en mer, a une autonomie de 20 jours.



Chérif Sammari, chercheur océanographe, et responsable du bateau.



Amarré à La Goulette, le navire est la fierté du centre. Grâce à lui, l'Institut joue un rôle de premier plan dans la sauvegarde des ressources halieutiques de Tunisie, car comme partout en Méditerranée, le milieu marin fait face à des agressions de plus en plus importantes...



...Pour préserver le stock de poisson, l'institut a donc préconisé de ne plus attribuer de permis de pêche dans le golfe de Gabès. De la même manière, il n'est plus délivré d'autorisation pour le thon. L'institut étudie également les moyens d'une gestion plus rationnelle des ressources, grâce à la définition de périodes de pêche, au développement des techniques, et à l'établissement de cartes...



...Le secteur reste en effet largement artisanal, bien qu'il représente le deuxième poste économique de l'agriculture. Tout le monde a à y gagner, les poissons autant que les pêcheurs... et les consommateurs. Depuis peu le mérout est de retour dans les eaux tunisiennes... paraît-il, et cela tombe bien ...



... Car les Tunisois raffolent du poisson à toutes les sauces...

## Le marché central

A deux pas de la Médina, le « ventre de Tunis » avec ses montagnes de légumes, ses cascades d'olives, ses empilements de poissons, ses rangées de produits laitiers... dans une explosion de couleurs et d'odeur... impossible à rendre.



... De l'espadon pour les gourmets...



..du thon pour les petits budgets...



... les Tunisiens sont grands consommateurs de produits de la mer.



« Vous m'en mettez deux comme ça ! ».



La panse de mouton, délicat au palais, idéal avec le couscous.



« Olives de Sousse, olives du nord... goûte, goûte, fait comme chez toi, mais n'oublie pas que tu es chez moi... ».



Les agrumes, une grande spécialité tunisienne.

## La nouvelle mosquée Al Abidine

Inaugurée le 11 novembre 2003, au sommet d'une colline située à quelques centaines de mètres de l'ancienne église Saint-Louis, elle prend place au milieu de l'immense projet d'aménagement urbain de la zone de Ain-Zaghouan (310 hectares), qui préfigure le Tunis du 21<sup>e</sup> siècle, englobant les berges du Lac Nord. L'ensemble accueillera 50000 habitants.



Il s'agit de la première mosquée érigée à Carthage depuis la conquête islamique...



Jeu d'ombres et de lumière dans la cour à portique plantée de colonnes en marbre.



La salle de prière pourra accueillir 1000 fidèles.



48 portiques en bois sculpté donnent accès aux différents côtés de l'esplanade, qui s'étend sur 1500 m<sup>2</sup>.



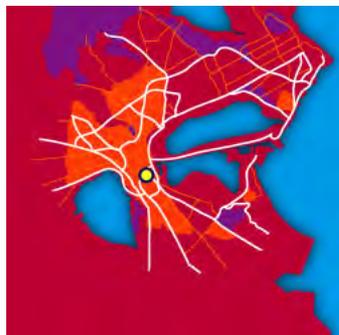
Trois ans de travaux ont été nécessaires à sa réalisation.



Haut de 55m, le minaret est de section carré, dans le plus pur style ayant cours au Maghreb.



## Tunis populaire



A deux pas de la Tunis moderne et de la Tunis exotique, la Tunis populaire se révèle très accessible au visiteur curieux, et riche en couleurs et en émotion. Parfumée au marché central, familiale au zoo, cosmopolite et balnéaire à la Goulette, débordante de vie à Halfaouine... ainsi se dessine peu à peu le portrait complet et bariolé de la capitale.



**La Goulette**



**Halfaouine**



**Le zoo**



**Le marché central**

## La Goulette

Popularisé par le film de Ferid Boughedir, *Un Été à La Goulette*, le pendant balnéaire de la capitale était déjà depuis longtemps célèbre pour son caractère populaire bien trempé. Claudia Cardinale et Boujenah y campent les personnages d'une époque, pas totalement révolue, où le voisinage de juifs, de chrétiens et de musulmans donnaient un sel particulier à la vie de ce port de pêche. La Goulette doit son nom à sa position au débouché de l'étroit chenal qui relie Tunis à la mer.



La statue équestre de Bourguiba, autrefois dans le centre de Tunis, rappelle l'accueil triomphal reçu par le « combattant suprême » à son retour de France, en 1955.



La plage, qui s'étend à perte de vue...



... jouit d'une totale quiétude en semaine.



« Cherche amorces pour taquiner le goujon »



La plage, terrain de jeu des gamins du quartier.



Les vestiges de l'ancienne forteresse hispano-turque, où des milliers de chrétiens furent emprisonnés par les Turcs au 16e s.



Lumière - palmier - murs blancs - volets bleus: une formule que l'on retrouve à Sidi-Bou-Saïd.

## Halfaouine

Situé juste au nord de la Médina, ce quartier a la réputation frondeuse a lui-aussi fait l'objet d'un film de Ferid Boughedir, Halfaouine, l'enfant des terrasses.  
Toutes les ruelles du quartier convergent vers la place El-Halfaouine, bordée par le théâtre National et la mosquée de Youssef Sahab el-Tabaâ (18e s.).



Tunis a conservé l'usage du français sur les plaques de rue.



Discussion...



... contemplation.



La rue El-Halfaouine relie la Médina au coeur du quartier.



Au marché Halfaouine, « Tu nourries toute ta famille pendant une journée avec seulement trois dinars. »



Les frippes sont à des prix imbattables.



## Le zoo

Situé au pied du parc du Belvédère, le zoo de Tunis forme avec ce dernier le principal espace vert de la capitale. Un lieu où les Tunisois vont se promener en famille ou en amoureux.



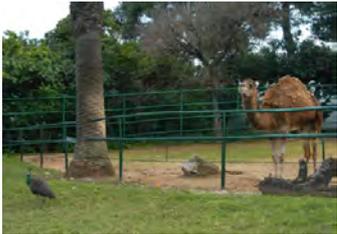
Nourrir les lions, un métier qui exige une grande concentration...



... une qualité qui n'est pas exigée pour ce qui est des canards.



L'entrée du parc est un lieu stratégique pour les vendeurs de jouets.



Un dromadaire peut-il succomber au charme d'un paon ?



Photo-souvenir devant un éléphant.



Un brin d'exotisme au coeur de la capitale.



## Le marché central

A deux pas de la Médina, le « ventre de Tunis » avec ses montagnes de légumes, ses cascades d'olives, ses empilements de poissons, ses rangées de produits laitiers... dans une explosion de couleurs et d'odeur... impossible à rendre.



... De l'espadon pour les gourmets...



..du thon pour les petits budgets...



... les Tunisiens sont grands consommateurs de produits de la mer.



« Vous m'en mettez deux comme ça ! ».



La panse de mouton, délicat au palais, idéal avec le couscous.



« Olives de Sousse, olives du nord... goûte, goûte, fait comme chez toi, mais n'oublie pas que tu es chez moi... ».

Les agrumes, une grande spécialité tunisienne.





# Ressources

## Généralités, informations

**Source d'information sur la Tunisie d'aujourd'hui.**

[www.tunisie.com/](http://www.tunisie.com/)

**Sources d'information sur la Tunisie, documents et médias. Droits de l'Homme en Tunisie, Economie, privatisation, développement économique, journaux, quotidiens ...**

[www.tunisieinfo.com](http://www.tunisieinfo.com)

**Nadhour le Portail du Tunisien. Moteur de recherche et annuaire sur tunis, vie politique, musique, tourisme, économie, femmes...**

[www.nadhour.com/](http://www.nadhour.com/)

**Section consacrée à Tunis sur le site de l'Institut du Monde Arabe : panorama, géographie, repères chronologiques, économie, éducation, indices...**

[www.imarabe.org/perm/mondearabe/pays/tunisie-index.html](http://www.imarabe.org/perm/mondearabe/pays/tunisie-index.html)

**L'environnement et le développement durable en Tunisie. Données, statistiques**

[www.environnement.nat.tn/](http://www.environnement.nat.tn/)

**La croissance de la ville et ses effets sur la morphologie de l'agglomération tunisienne**

[www.educnet.education.fr/obter/appliped/tunis/theme/tunis2.htm](http://www.educnet.education.fr/obter/appliped/tunis/theme/tunis2.htm)

**La Chambre de Commerce et de l'Industrie de Tunis : un organisme de coordination, d'assistance et de soutien aux 8000 entreprises du grand Tunis (47% du tissu économique tunisien).**

[www.ccitunis.org.tn/](http://www.ccitunis.org.tn/)

**Site web indépendant et alternatif : dossiers thématiques et débats sur la société, la politique, les femmes, les droits de l'homme...**

[www.reveiltunisien.org/](http://www.reveiltunisien.org/)

## Médias

**Edition en ligne du premier quotidien de Tunisie.**

[www.lapresse.tn/](http://www.lapresse.tn/)

**Le site officiel de la Radio et Télévision Tunisiennes : diffusion en direct 24h/24h.**

[www.tunisiatv.com/](http://www.tunisiatv.com/)

**La version en ligne de Tunis Hebdo, le premier hebdomadaire tunisien**

[www.tunishebdo.com.tn/](http://www.tunishebdo.com.tn/)

**Le site de la radio nationale : programmes en Arabe et en Français : nombreuses archives**

[www.radiotunis.com/](http://www.radiotunis.com/)

## Tourisme

**Portail sur le tourisme en Tunisie : informations, artisanat, architecture, gastronomie...**

**Renseignements pratiques pour préparer un séjour.**

[www.hellotunisia.com/](http://www.hellotunisia.com/)

**Guide du voyage et du tourisme en Tunisie : villes et régions, annuaire des hôtels, agences de voyage, restaurants, informations pratiques...**

[www.cap-tunisie.com/](http://www.cap-tunisie.com/)

**Annuaire touristique faisant une large part aux événements culturels : soirées festivals, concerts, expositions ...**

[www.tunisianuit.com/](http://www.tunisianuit.com/)

# Patrimoine, histoire

**Le musée national du Bardo en Tunisie : histoire, vidéos, audio, photos sur les antiquités carthagoises et romaines.**

[www.di.com.tn/museebardo/](http://www.di.com.tn/museebardo/)

**Site généraliste sur la Tunisie présentant une bonne section sur la Médina. Importante iconographie.**

[www.cap-tunisia.com/HTML/medinatunis.htm](http://www.cap-tunisia.com/HTML/medinatunis.htm)

**Un dossier complet sur les axes stratégiques de l'Association pour la Sauvegarde de la Médina de Tunis . Une réflexion sur un patrimoine social et monumental.**

[www.arcchip.cz/w05/w05\\_bejaoui.pdf](http://www.arcchip.cz/w05/w05_bejaoui.pdf)

**Le site personnel sans prétention d'un graphiste Tunisien, riche en illustrations sur la Tunisie en général mais aussi la Médina, Halfaouine, Sidi Bou Saïd et la période de la régence.**

[nasra.free.fr](http://nasra.free.fr)

**Sympathique petit site personnel consacré à ce village-quartier populaire du grand Tunis**

[www.lagoulette.net/francais.html](http://www.lagoulette.net/francais.html)

## Divers

**Le site des Juifs de Tunisie : histoire et culture sépharade.**

[www.harissa.com/accueil.htm](http://www.harissa.com/accueil.htm)

**Une riche section de la Bibliothèque Nationale de France sur des manuscrits et documents tunisiens en langue arabe. Base de données et recherche de manuscrits numérisés.**

[www.bibliotheque.nat.tn/](http://www.bibliotheque.nat.tn/)

**Guy de Maupassant à Tunis : un épisode littéraire faisant revivre la tradition romantique du voyage en Orient**

[un2sg4.unige.ch/athena/selva/maupassant/textes/tunis.html](http://un2sg4.unige.ch/athena/selva/maupassant/textes/tunis.html)

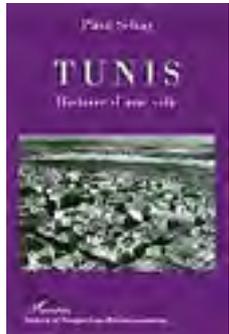
Bibliographie établie par ITINERAIRES

La librairie des voyages

60 rue Saint Honoré, 75001 Paris

tel: 01 42 36 12 63 Fax : 01 42 33 92 00 [www.itineraires.com](http://www.itineraires.com)

## Patrimoine, histoire



### TUNIS HISTOIRE D'UNE VILLE Paul Sebag Ed. l'Harmattan

Faisant appel à des sources variées, l'auteur s'est attaché à tracer un tableau complet de la ville à chaque moment de son histoire. Remontant à l'antiquité la plus reculée, il a consacré des chapitres nourris à la ville du Moyen Age, des temps modernes et des débuts de l'époque.



### MAISONS DE LA MEDINA, TUNIS Jamila Binous Ed. Dar Asshraf

Préface de Mohamed Driss. Le livre de référence sur les intérieurs de la Médina, élaboré par l'historienne Jamila Binous. Luxuriante iconographie par Salah Jabeur.



### MEDINANCES Ed. Alif / Association de Sauvegarde de la Médina de Tunis

Huit visages de la Médina à la fois antique, sacrée, savante, secrète, surprenante, active, ludique et somptueuse.

Un ouvrage établi sous la direction de Sémia Akrouit-Yaïche, directrice de l'Association et Viviane Bettaïeb. Textes de Zoubeïr Mouhli et Justin Mc Guinness.

Une invitation à "médiner", comme le dit si bien l'écrivain Abdelwahab Meddeb.



### **LE THEATRE MUNICIPAL DE TUNIS Fatma Ben Becher-Djellouli Ed. Finzi Création**

Tout sur un emblème de la culture tunisoise. Une promenade dans le temps et l'espace, le Théâtre bien sûr mais aussi le Café du Casino, le cinéma Palmarium et l'Hôtel Tunisia Palace où a brillé la jeunesse huppée de la Régence. Photographies, anecdotes et citations.



### **TUNIS HISTOIRE D'UNE AVENUE Fatma Ben Becher Ed. Nirvana**

Conçu par une sociologue et conseillère municipale de Tunis, cet ouvrage retrace la longue histoire de l'artère principale de la capitale, de l'Allée de la Marine à l'avenue actuelle rénovée où plane encore l'ombre de Bourguiba



### **LA COMMUNAUTE NOIRE DE TUNIS Ahmed Rahal Ed. l'Harmattan, 2000**

Le Bori (Stambali), culte adorociste de la communauté noire de Tunis, a pu être conservé et perpétué, jusqu'à nos jours, par les descendants d'anciens esclaves originaires d'Afrique sub-saharienne. Par un ethnologue et docteur en anthropologie enseignant à l'Université de Tunis.

## **Guides touristiques**



### **TUNISIE Guides Bleus Evasion Ed. Hachette**

Le petit dernier (sortie avril 2004) des éditions Hachette, l'outil de base pour découvrir la ville et ses alentours, dans une perspective historique et culturelle.



### **TUNISIE Les encyclopédies du voyage Ed. Gallimard**

Foisonnement iconographique et références historiques sont au rendez-vous dans cette collection qui illustre le savoir-faire de l'éditeur en matière de destinations méditerranéennes.



### **TUNISIE Collection Néos Ed. Michelin**

Le meilleur compromis entre le pratique et le culturel.

## **Photographies**



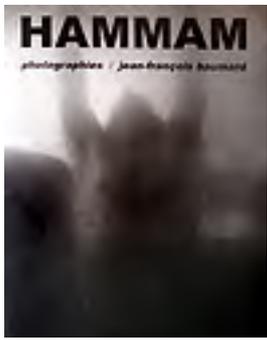
### **LA TUNISIE ANTIQUE Hédi Slim / Nicolas Fauqué Ed. Mengès**

De Hannibal à Saint-Augustin, la Tunisie occupa une place privilégiée au carrefour des grandes civilisations anciennes, largement lié au destin exceptionnel de Carthage. Cet ouvrage très documenté, aux superbes photographies, propose de partir à la découverte de ces trésors.



### **TUNIS LA MEMOIRE Mohamed Sadek Messikh Ed. Le Layeur**

Tunis la prude se dévoile au fil des images recueillies et des mots écrits par Mohamed Sadek Messikh. Photographies et cartes postales anciennes riches et surprenantes, mettent en scène la ville arabe du début du siècle dernier : ses monuments ses souks et ses artisans sa population cosmopolite, ses demeures et palais.



## **HAMMAM Jean-François Baumard**

Visite introspective des hammams de Tunis et de Tunisie, à la découverte des lieux et des corps. Un noir et blanc exemplaire, une leçon de photographie.

## **Romans**



## **TUNIS BLUES Ali Béchir De. Maisonneuve et Larose**

Une partition à cinq voix où vibre, du vieux quartier de La Fayette à la colline de Sidi Bou Saïd, l'âme de la ville.